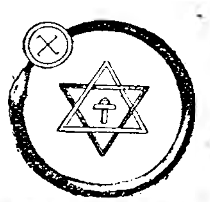
PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE " HERMÈS "

Cycle de Kali-Yug 7 Juin 1890 1891

LE LOTUS BLEU



SEUL ORGANE

EN FRANCE

DE LA

Société Théosophique

Parait le 7 de chaque mois



Théosophie, Science occulte, Monde Astral, Sociologie

H.-P. BLAVATSKY

RÉDACTEUR EN CHEF

DIRECTEUR : JEAN MATTHÉUS

Nº 4. — SOMMAIRE

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée-d'Antin. — PARIS

Bruxelles. — P. Lacomblez, 33, rue des Paroissiens

ABONNEMENT : un an, **10** fr. — Etranger, **12** fr. — *Le Numéro :* **1** fr.

BUTS POURSUIVIS PAR LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

EXOTÉRIQUE

1. *Former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.*
2. *Etudier les religions et les philosophies, spécialement celles de l'Antiquité et de l'Orient, afin de démontrer qu'une même Vérite est cachée sous leurs divergences.*

ESOTÉRIQUE

3. *Etudier les lois inexpliquées de la nature et développer les pouvoirs psychiques de l'homme.*

L'HERMÈS

Est la seule branche française de la Société Théosophique d'Adyar.

Pour tous renseignements s'adresser au Président de l'*Hermès*, au siège du **LOTUS BLEU**.

Prière d'envoyer les mandats d'abonnements à M. BAILLY, administrateur, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Les **REVUES** qui désireraient faire l'échange avec le **Lotus Bleu** sont priées de s'adresser également à M. Bailly.

Pour paraître dans les prochains n^os du **LOTUS BLEU**, en plus de la *Clé de la théosophie* par H. P. Blavatsky, et de *Magie blanche et Magie noire*, par le docteur Frank Hartmann :

Fragments choisis d'Isis dévoilée, avec notes additionnelles inédites de l'auteur, H. P. Blavatsky ; **Les forces les plus subtiles de la nature,** *leurs influences sur la santé des humains et sur leur destinée,* — extraits d'un ancien ouvrage sanscrit appelé : *Siragama.*

Jamais aucune traduction française n'a paru de ces travaux du plus haut intérêt, au point de vue occulte, scientifique et sociologique, et le **LOTUS BLEU a seul le droit de les traduire et de les publier.**

Tous les ouvrages relatifs à l'occultisme ou aux questions qui s'y rapportent, et dont il sera adressé 2 exemplaires au directeur du **LOTUS BLEU**, *seront annoncés, indépendamment du compte rendu qui leur sera consacré, s'il y a lieu.*

La collection du LOTUS BLEU formera, tous les ...s, trois élégants volumes de bibliothèque.

NE LAISSE PAS AU SOLEIL LE TEMPS DE SÉCHER LA LARME QUE TU PEUX ESSUYER TOI-MÊME DE L'ŒIL DU SOUFFRANT.

(*Voix du silence. — Extrait du Livre des préceptes d'or*).

A NOS LECTEURS

Plusieurs de nos amis se sont émus de la publication des « notes inédites de M. William Crookes [1] », *croyant y voir une sorte d'adhésion aux doctrines du « Spiritisme. »*

Rien n'était plus loin de notre pensée.

Le « Lotus Bleu » *est l'organe de la* Théosophie, *et c'est à sa propagande, à l'enseignement de la Doctrine et des Vérités théosophiques, qu'il est uniquement voué.*

C'est sa raison d'être, la cause du succès qui a accueilli son apparition.

Dans notre pensée, la publication des « notes » *du célèbre physicien anglais n'avait d'autre but que de suggérer l'idée à quelques savants officiels français, de reproduire, ces expériences, en se plaçant dans des conditions*

1 Ces notes n'ont pas été traduites par Mme Camille Lemaître au dévouement de laquelle nous devons les traductions de l'anglais publiées dans le *Lotus Bleu*.

identiques à celles où s'était placé M. William Crookes, afin que, leur exactitude constatée, elles puissent devenir un point de départ pour l'exploration d'un champ encore ignoré de notre science moderne, et conduire à la connaissance de certaines forces inexpliquées de la Nature.

Quoi qu'il en soit, sur l'observation que le temps n'est pas encore venu de se livrer, en toute connaissance de cause, à de semblables et si dangereuses expériences, et, d'un autre côté, ne voulant pas donner lieu, plus longtemps, à une si fausse interprétation de nos sentiments et de notre but, nous arrêtons, immédiatement, une publication qui n'eût jamais paru dans notre Revue, si nous avions pu supposer qu'elle causerait une pareille erreur.

*En attendant, nous préparons la traduction d'un fragment du Chap. II d'*Isis dévoilée, *intitulé :*

SUR LES RECHERCHES SPIRITES

de M. William Crookes et autres savants,

où l'on trouvera l'explication définitive et la doctrine vraie au sujet de Katie King.

Cet article paraîtra dans notre prochain Numéro.

Mais, dès aujourd'hui, nous avons la bonne fortune de pouvoir donner à nos nombreux lecteurs et abonnés la primeur d'un autre chapitre d'Isis dévoilée, *ouvrage dont rien n'a jamais été publié en France, en priant, de plus, de ne pas oublier que ces admirables pages ont été écrites en l'année 1875.*

LA DIRECTION

FRAGMENTS D'ISIS DÉVOILÉE

DEVANT LE VOILE

Avancez vos couleurs et faites-les flotter au haut des murs.
(KING HENRY VI. Acte IV.)

Ma vie a été vouée à l'étude de l'homme, de sa destinée, de son bonheur.
(J. R. BUCHANAM.)

C'est depuis dix-neuf-siècles, nous dit-on, que la nuit de l'Idolâtrie et du Paganisme a été pour la première fois dissipée par la divine lumière du Christianisme ; et il il y a deux siècles et demi que le flambeau de la science moderne a commencé à briller dans les ténèbres de l'ignorance des âges. A ces deux époques, nous sommes requis de le croire, le véritable progrès moral et intellectuel de la race humaine s'est opéré. « Les anciens philosophes étaient assez bons pour leurs générations respectives, mais ils étaient illettrés comparativement aux hommes de Science modernes, » nous assure-t-on. « Les éthiques du Paganisme répondaient peut-être aux besoins des peuples incultes de l'antiquité, mais jamais, avant l'apparition de la lumineuse *Etoile de Bethlèem*, la véritable route de la perfection morale et la voie du

Salut n'avaient été clairement tracées ! Dans l'antiquité, *la grossière brutalité de la matière était la règle*, la vertu et la spiritualité l'exception ; aujourd'hui », ajoute-t-on, « le plus illettré peut lire la volonté de Dieu dans sa parole révélée ; les hommes ont toutes les incitations pour suivre la bonne voie, et devenir constamment meilleurs. »

Voilà ce que l'Eglise et la science nous affirment.

Que disent les faits?

D'une part, ils montrent un clergé dépourvu de spiritualité, dogmatique, et trop souvent débauché ; une masse de Sectes et trois grandes religions qui se font une guerre à outrance ; la discorde au lieu de l'union ; des dogmes sans preuves, des prédicateurs à sensation ; l'hypocrisie et la bigoterie d'une communauté aimant les plaisirs et la richesse, engendrées par les tyranniques exigences des vanités mondaines, et la sincérité, la piété vraie, tout à fait exceptionnelles.

D'autre part, ce sont des hypothèses scientifiques bâties sur le sable ; pas le moindre accord sur la question la plus simple ; des querelles, des rancunes, de la jalousie ; une tendance générale vers le matérialisme ; enfin, entre la Science et la Théologie, une lutte séculaire pour l'infaillibilité, un abîme se creusant plus profondément tous les jours.

A Rome, soi-disant siège de la Chrétienté, le prétendu successeur de Pierre mine l'ordre social avec l'invisible travail de ses fanatiques agents, répandus partout et tendant partout leurs filets, qu'il excite à révolutionner l'Europe, au profit de sa Suprématie tem-

porelle aussi bien que Spirituelle. Nous voyons celui qui s'intitule lui-même *le Vicaire du Christ*, fraterniser avec l'Islam anti-Chrétien, contre une autre nation Chrétienne, et appelant publiquement la bénédiction de Dieu sur les armes de ceux qui, pendant des siècles, ont résisté par le glaive et le feu aux prétentions de son Christ à la divinité [1] A Berlin, l'un des sièges de la Science, des professeurs des sciences exactes modernes, tournant le dos aux résultats tant vantés des découvertes brillantes de la période *post Galiléenne*, soufflent tranquillement sur le flambeau du grand Florentin, et cherchent, en un mot, à prouver que le système héliocentrique et même le mouvement de rotation de la terre ne sont que des rêves de Savants abusés ; que Newton est un visionnaire, et que tous les astronomes, passés et présents, ne sont que d'habiles calculateurs résolvant des problèmes aux solutions impossibles à vérifier [2].

Entre ces deux Titans, la Science et la Théologie, luttant pour la suprématie, se trouve un public dérouté, perdant rapidement la croyance en l'immortalité personnelle de l'homm e, en un idéal divin quelconque, et descendant promptement au niveau de l'existence purement animale.

[1] Sa Sainteté, Pie IX, lors de la guerre entre la Russie et la Turquie, avait envoyé officiellement sa bénédiction aux Turcs dans leur lutte contre les Russes. A voir les Journaux de l'époque (1877). — Ceci était écrit il y a 14 ans.

[2] Voir le dernier chapitre de ce volume. — Voir aussi la brochure du Dr Shoëpfer, professeur d'astronomie et de physique à Berlin — « L'immobilité de notre Terre » — où il cherche à prouver que le Soleil n'est pas beaucoup plus grand qu'il ne paraît et est complètement immobile !!!

Tel est le tableau de l'heure présente, éclairé par les rayons du soleil de cette ère Chrétienne et Scientifique.

Serait-il strictement juste de condamner à être lapidé par les critiques le plus humble et le plus modeste des auteurs, pour avoir *absolument rejeté l'autorité des deux combattants?* Ne devons-nous pas plutôt adopter en conscience, comme le véritable aphorisme de ce siècle, la déclaration d'Horace Greeley : « Je n'accepte sans réserve l'opinion d'aucun homme mort ou vivant[1] ! » Dans tous les cas, telle sera notre devise, et nous sommes décidés à prendre constamment ce principe pour guide dans le cours de cet ouvrage.

Parmi les créations phénoménales de notre époque, l'étrange croyance de ceux que l'on nomme « Spirites et Spiritualistes » s'est élevée, il y a vingt ans, sur les ruines des religions soit-disant révélées et des philosophies matérialistes ; et seule, néanmoins, elle offrait un dernier refuge possible au compromis entre elles. Que ce fantôme inattendu et défiguré des âges *pré-Chrétiens* ait reçu un maigre accueil de notre siècle réservé et positif, cela n'a rien de surprenant. Les temps sont étrangement changés, et c'est tout récemment qu'un prédicateur bien connu de Brooklyn manifestait hautement, dans un sermon, l'opinion que si Jésus pouvait revenir et agir dans les rues de New-York, comme il le faisait dans celles de Jérusalem, il ne tarderait pas être écroué dans la prison des Tombs[2].

[1] Recollections of a Burg Life.
[2] Henry Ward Beecher.

Quel accueil bienveillant pouvaient donc espérer les phénomènes du Spiritisme ?

Il est vrai que ce mystérieux nouveau-né n'a point l'abord fort attrayant. — Semblable à quelque nourrisson malvenu, à qui ont manqué les soins d'une mère attentive, il sort de ses langes tout déformé et mutilé. — Ses ennemis s'appellent « Légion »; ses amis et ses parrains ne sont qu'une poignée. — Mais qu'importe ? — Quand donc les *faits* ont-ils été acceptés *à priori* ?

De ce que les champions du *Spiritisme* ont, dans leur fanatisme, amplifié ses vertus et sont restés aveugles devant ses imperfections, s'ensuit-il, pour cela, qu'on ait le droit de douter de la réalité de ses phénomènes ?

Une contrefaçon ne peut se commettre, lorsqu'il n'y a rien à contrefaire, et, pour imiter un fait, il faut que ce fait soit.

Le fanatisme des « Spirites ou Spiritualistes », est lui-même une preuve de l'authenticité et de la possibilité de leurs phénomènes. Ils nous offrent des faits que nous pouvons vérifier, et non point des assertions que nous devions croire sans preuve. Des millions d'hommes et de femmes intelligents ne succombent pas si facilement sous le poids d'une hallucination collective. Aussi, tandis que le Clergé, suivant ses propres interprétations de la Bible, et que la Science, se basant sur le code dressé par elle des choses possibles dans la nature, refusent de l'entendre, la Science réelle et la vraie Religion gardent le silence, et attendent gravement de plus amples développements pour se prononcer.

Toute la question des phénomènes repose sur l'intelligence correcte des anciennes philosophies. Vers qui donc nous tournerons-nous, dans nôtre perplexité, si ce n'est vers les sages de l'antiquité, puisque, sous prétexte de superstition, nous nous voyons refuser des explications par les savants modernes ? Demandons-leur ce qu'ils savent sur la véritable science et la vraie religion ; non pas en ce qui touche à de simples détails sans importance, mais en ce qui concerne la conception la plus large de ces deux sœurs jumelles, si fortes dans leur union, si faibles lorsqu'elles se divisent. D'ailleurs, nous pourrons trouver un grand profit pour nous-mêmes à comparer la Science moderne si vantée avec « l'ignorance » des Anciens, et les améliorations opérées par la théologie moderne avec les *doctrines secrètes* de l'ancienne Religion universelle. Peut-être découvrirons-nous, de la sorte, un terrain neutre, où il y aurait profit pour toutes deux à se placer.

C'est la philosophie Platonicienne, — le recueil le plus soigneusement élaboré des Systèmes difficiles de l'Inde antique, — qui peut, entre autres, nous offrir ce terrain neutre. Quoique plus de vingt-deux siècles se soient écoulés depuis la mort de Platon, les grands esprits du monde entier sont encore occupés de ses écrits. Il a été, dans toute l'acception du mot, l'interprète du monde, le plus grand philosophe de l'ère qui a précédé l'ère Chrétienne ; il a fidèlement reproduit, dans ses ouvrages, comme dans un miroir, la spiritualité des philosophes Védiques, qui vivaient des milliers d'années avant lui, et leur expression métaphysique. Vyasa,

Kapila, Sankara, et tant d'autres, avaient transmis à travers les siècles leur indélébile empreinte à Platon et à son école. On peut en conclure, avec raison, que la même connaissance avait été révélée à Platon et aux anciens Sages Hindous. Pour pouvoir ainsi survivre aux atteintes du temps, que pouvait être cette Science, — sinon divine et éternelle ?

Platon enseignait la Justice comme subsistant dans l'âme de son possesseur et comme son plus grand bien. Les hommes, en proportion de leur intelligence, ont admis ses affirmations si élevées, et pourtant ses commentateurs, presque d'un consentement unanime, semblent repousser les passages qui impliquent que sa métaphysique est basée sur un fondement solide, et non point sur des conceptions idéales.

Mais Platon ne pouvait accepter une philosophie dépourvue d'aspirations spirituelles. Les deux choses n'en formaient qu'une pour lui. Pour le vieux sage de la Grèce, il n'y avait qu'un seul but à poursuivre : la science réelle. Il considérait comme de véritables philosophes et comme des amis de la vérité uniquement ceux qui possédaient la notion de ce qui *existe en réalité*, en opposition avec ce qui est seulement *visible ;* de ce qui *existe éternellement*, en opposition avec ce qui est *purement transitoire*, et de ce qui est *permanent* en opposition avec ce qui *vit* et *périt*, se *développe* et est *détruit alternativement*. Au-dessus de toutes les existences finies et des causes secondaires, de toutes les lois, de toutes les idées, de tous les principes, il est une Intelligence ou Esprit (*Nous*, l'Esprit), le premier principe de tous les

principes manifestés, l'Idée suprême sur laquelle sont basées toutes les autres idées ; le Souverain et le législateur de l'Univers ; la Substance première, de laquelle toutes choses tirent leur substance et leur être ; la Cause première et efficiente de tout ordre, de toute harmonie, de la beauté, de la bonté, qui pénètre l'Univers, et qui est appelée par excellence le Suprême Bien, Le Dieu, ὁ θεος, le Dieu au-dessus de tous, ὁ ἐπὶ πασί θεος. Il n'est pas la vérité ni l'intelligence, mais le père des deux [1]. Quoique cette Essence éternelle des choses puisse ne pas être perceptible à nos sens physiques, elle peut être saisie par l'intelligence de ceux qui ne sont pas volontairement obtus.

La philosophie de Platon, nous affirme Porphyre, de l'école Néo-Platonicienne, était enseignée et démontrée dans les Mystères. Plusieurs ont révoqué en doute et même nié ce fait ; et Lobeck, dans son *Aglaophonius*, est même allé jusqu'à représenter les mystères sacrés comme un spectacle vide de sens, mais destiné à captiver l'imagination. Comme si, pendant vingt siècles et plus, Athènes et la Grèce se seraient rendues, tous les cinq ans, à Eleusis, pour assister à une farce religieuse solennelle ! Augustin, l'Evêque-pape d'Hippone, a fait justice de ces assertions. Il déclare que les doctrines des Platoniciens d'Alexandrie étaient les doctrines *ésotériques originales* des premiers disciples de Platon, et décrit Potin en disant qu'il est Platon ressuscité. (*Réincarné*). Il explique aussi les raisons du grand philo-

[1] C'est-à-dire, la Vérité et l'Intelligence *absolues*, le Parabrahm ou le Principe universel et impersonnel.

sophe pour déguiser le sens de ses enseignements [1].

En ce qui concerne les mystères, Platon déclare, dans le *Gorgias* et dans le *Phædon*, qu'ils étaient le véhicule de grandes vérités dignes d'être scrutées. Mais les commentateurs sont si peu à l'unisson avec le grand philosophe, qu'ils sont forcés de reconnaître qu'ils ignorent le point précis où finit la doctrine et où commence le mystère. Platon mit un terme à la superstition populaire au sujet de la magie et des démons, et transforma les exagérations du temps en théories rationnelles et en saines conceptions métaphysiques. Peut-être ces dernières n'auraient-elles pas résisté à la méthode de raisonnement par induction posée par Aristote ; mais elles sont, néanmoins, de nature à satisfaire au plus haut

[1] Les accusations d'athéisme, d'introduction de divinités étrangères et de corruption de la Jeunesse Athénienne, portées contre Socrate, sont une ample justification du mystère dont Platon enveloppait ses doctrines. Il n'est point douteux que le jargon spécial adopté par les alchimistes ne l'ait été pour la même raison. Les cachots, la torture et le bûcher étaient employés sans scrupule par les chrétiens de toute nuance, mais plus spécialement par les catholiques Romains, contre tous ceux qui enseignaient les sciences, même naturelles, contraires aux théories prônées par l'Église. Le pape Grégoire le Grand considérait même l'usage grammatical du latin comme un procédé infernal. Le crime de Socrate consistait principalement à révéler à ses disciples la *doctrine secrète* relative à la divinité que l'on enseignait dans les mystères, et c'était un crime capital. Il est aussi accusé par Aristophane d'avoir introduit, dans la République, le nouveau dieu, *Dinos*, comme le démiurge ou le créateur et le seigneur du monde solaire. Le système heliocentrique était également une doctrine des mystères. Aussi, lorsqu'Aristarque le Pythagoricien se mit à l'enseigner ouvertement, Cléanthes déclara que les Grecs auraient dû le mettre en jugement et le condamner comme blasphémateur envers les Dieux. Mais Socrate n'avait jamais été *initié*, et, par conséquent, il n'avait rien divulgué de ce qui lui avait été révélé.

degré ceux qui tiennent l'existence de la faculté si élevée de l'intuition pour la source d'un *criterium* solide de la vérité.

Basant toute sa doctrine sur la présence de l'Esprit Suprême, Platon enseignait que le *Nous*, l'esprit ou l'âme rationnelle de l'homme, étant engendrée par le Père Divin[1], possède une nature semblable ou même homogène à celle de la Divinité, et est capable de saisir les réalités éternelles. Cette faculté de contempler la réalité, d'une manière directe et immédiate, n'appartient qu'à la Divinité; l'aspiration vers cette connaissance constitue ce que l'on entend réellement par philosophie, l'amour de la Sagesse. L'amour de la vérité est inhérent à l'amour du bien, et, prédominant ainsi sur tous les désirs de l'âme, en la purifiant et l'assimilant à la divinité, et en réglant tous les actes de l'individu, il élève l'homme à une participation, à une communion avec la Divinité, et lui rend la ressemblance avec Dieu. Cet essor, dit Platon dans le *Théétète*, consiste à devenir semblable à Dieu, et l'assimilation s'opère en devenant juste et saint, en acquérant la sagesse.

La base de cette assimilation est toujours la préexistence de l'esprit ou *Nous*. Dans l'allégorie du *chariot et des coursiers ailés*, donnée dans le *Phèdre*, il représente la nature psychique comme composite et double;

[1] Dans ce sens, le « père » veut dire la « source », l'origine ou la Cause première. Platon, comme Jésus, n'a jamais reconnu d'autre *Père* divin que le premier principe de l'homme qui est le temple du Dieu intérieur, du *Père* qui vit en nous et dans qui nous vivons. « Mon Père et moi, nous sommes un... » Les dieux anthropomorphiques sont les forces naturelles personnifiées. Le Un et le Tout est un principe universel et impersonnel.

ellerenferme le *thumos*, ou partie *èpithumètique* formée dessubstances du monde phénoménal, et le *Thumoeides*, dont l'essence est liée au monde éternel. La présente existence terrestre est une chute et une punition. L'âme habite « dans ce tombeau que nous appelons le corps ; » et, dans cet état d'incorporation, préalablement à la discipline de son éducation, l'élément *noutique* ou spirituel, est *endormi*. La vie est, de la sorte, plutôt un rêve qu'une réalité. Comme les captifs enfermés dans un cachot souterrain, dont il est parlé dans la *République*, nous tournons le dos à la lumière, et, ne voyant que l'ombre des objets, nous croyons que ce sont des réalités actuelles.

N'est-ce point là l'idée de *la Maya*, ou de l'illusion des sens dans la vie physique, qui est un des traits si caractéristiques de la philosophie Indo-Bouddhique ? Mais ces ombres, si nous ne nous sommes pas entièrement livrés nous-mêmes à la partie sensùelle de notre être, réveillent en nous des *réminiscences* de ce monde supérieur que nous avons habité autrefois. « L'esprit intérieur a un vague et lointain souvenir de son état de bonheur avant la naissance, et des pressentiments instinctifs et ineffaçables d'un retour futur à cet état. » C'est à la discipline de la philosophie qu'il appartient de dégager ces impressions des liens des sens, et de les élever jusqu'aux hauteurs de la pensée pure, à la vision de l'éternelle vérité, de la beauté et du bien. « L'âme, » dit Platon dans le *Théètète*, « ne peut pas prendre la forme humaine, si elle n'a jamais contemplé la vérité. C'est là le souvenir des choses, que notre âme a vues

auparavant, lorsqu'elle parcourait l'espace avec (et dans) la divinité [1], méprisant celles que nous disons maintenant existantes et ne regardant que celles qui existent réellement. C'est pourquoi le *Nous* ou l'Esprit du philosophe (ou de l'homme qui étudie la vérité la plus élevée) est seul muni d'ailes; parce qu'il conserve, présentes à sa pensée, ces choses dont la contemplation rend la divinité elle-même divine. En faisant un usage convenable de ces réminiscences de son existence antérieure, en se perfectionnant constamment soi-même, dans l'étude des mystères, un homme devient véritablement parfait, un *initié* à la Sagesse divine. »

Nous pouvons comprendre, par ces données, pourquoi les scènes les plus sublimes des Mystères avaient toujours lieu la nuit. L'existence de l'esprit intérieur est la mort de la nature extérieure, et la nuit du monde physique annonce le jour du monde Spirituel. Dionysus, le *soleil de nuit*, est, pour cette raison, l'objet d'un culte plus suivi que Helios, l'orbe du jour. Dans les Mystères, la condition préexistante (ou antérieure) de l'esprit et de l'âme était symbolisée, ainsi que la chute de cette dernière dans la vie terrestre et le *Hadès*, les misères de cette existence, la purification de l'âme et son retour au bonheur divin ou, en d'autres termes, la réunion intime du Manas inférieur avec

[1] C'est-à-dire lorsque « l'Ego » (que Platon appelle l'âme) n'était que *pur esprit* encore, et avant que cet Ego, évolution directe de l'âme universelle, ne fût entré dans l'arc de la matérialité, pendant le cycle de son progrès vers le monde phénoménal, ou ce que le *Chhandogya Upanishad* appelle « le côté ténébreux de la lune. »

l'Esprit ou l'Ego supérieur et divin. Théon de Smyrne compare avec raison la discipline philosophique avec les rites mystiques. « La philosophie, dit-il, peut être appelée l'initiation aux arcanes véritables et l'instruction dans les Mystères légitimes. » Il y a cinq parties dans cette initiation : 1° La purification préliminaire. 2° L'admission à la participation dans les rites secrets. 3° La révélation époptique. 4° L'investiture ou intronisation. 5° La cinquième, qui est la conséquence des précédentes, est une amitié, une communion intime avec « Dieu », ou la jouissance de cette félicité qui résulte d'un commerce intime avec les êtres divins...

Platon appelle *Epopteia*, ou relation personnelle, la contemplation parfaite des choses que l'intuition fait entrevoir, telles que les vérités et les idées absolues. Il considère aussi comme le couronnement de l'œuvre l'autorité que chaque initié reçoit de ses initiateurs de guider les autres vers la même contemplation. Le cinquième degré est le plus haut état de félicité qui puisse en découler, et, suivant Platon, une assimilation à la divinité poussée aussi loin qu'il est possible à des êtres humains.

Telle est en résumé la doctrine de Platon. « C'est de Platon, dit Ralph Waldo Emerson, que viennent toutes les choses qui ont été jusqu'à présent écrites et discutées par les penseurs. » Il a absorbé toutes les connaissances de son temps ; celles de la Grèce, depuis Philolaüs jusqu'à Socrate, et celles de Pythagore en Italie ; et il a pu, en outre, s'en procurer de l'Egypte et de l'Orient. Il avait tellement étendu ses études, que l'on retrouve,

dans sa doctrine, toutes les philosophies de l'Europe et de l'Asie ; de plus, à la culture de l'esprit et à la contemplation, il ajoutait la nature et les qualités du poète.

Les disciples de Platon adhérèrent, en général, d'une façon stricte à ses théories psychologiques. Plusieurs, cependant, comme Xénocrate, se hasardèrent dans des spéculations plus téméraires. Speusippe, neveu et successeur du grand philosophe, est l'auteur de *l'Analyse Numérique*, traité sur les nombres de Pythagore. Quelques-unes de ses idées ne se trouvent pas dans les *Dialogues* écrits ; mais, comme il avait assidument suivi les leçons orales de Platon, l'opinion émise par Enfield qu'il était d'accord avec son maître, semble juste. Quoiqu'il n'ait pas été nommé, c'est évidemment lui qu'Aristote critique, comme son antagoniste, lorsqu'il cite un argument de Platon contre la doctrine de Pythagore, que toutes choses sont en elles-mêmes des nombres, ou plutôt inséparables de l'idée de nombres. Il s'efforce spécialement de montrer que la doctrine Platonicienne des idées diffère essentiellement de celle de Pythagore, en ce qu'elle suppose que les nombres et les étendues existent en dehors des objets. Il affirme également que Platon a enseigné qu'il ne pouvait point exister de science réelle, si l'objet de cette science n'était pas porté au-delà ou au dessus du domaine des sens.

Mais Aristote n'est pas un témoin entièrement digne de foi. Il a représenté Platon sous de fausses couleurs, et il a presque rendu ridicules les doctrines de Pythagore. Il existe une règle d'interprétation qui doit tou-

jours nous servir de guide dans l'examen de toute opinion philosophique. « L'esprit humain, sous l'action nécessaire de ses propres lois, a été entraîné à admettre les mêmes idées fondamentales, et le cœur humain à entretenir les mêmes sentiments, à toutes les époques. » Il est certain que Pythagore a éveillé la sympathie intellectuelle la plus profonde de son siècle, et que ses doctrines ont exercé une influence puissante sur l'esprit de Platon. Son idée principale était qu'il existe un principe permanent d'unité, sous les formes, les modifications et autres phénomènes de l'univers. Aristote assure qu'il enseignait que les nombres sont les premiers principes de toutes les entités. Ritter a exprimé l'opinion que la formule de Pythagore devait être prise dans un sens symbolique, et cette opinion parait être exacte. Aristote va, en outre, jusqu'à associer ces nombres avec les formes et les idées de Platon. Il déclare même que Platon dit que les formes sont des nombres, et que les idées ont des existences substantielles et sont des êtres réels. Pourtant, Platon n'a jamais dit cela. Il déclare que la cause finale est la suprême Bonté το αγαθον[1]. « Les idées, » dit-il, « sont des objets de conception pour la raison humaine, et elles sont des attributs de la raison divine. » Il n'a jamais dit, non plus, que les formes étaient des nombres ; ce qu'il a dit, on le trouve dans le *Timée*[2] : Dieu a formé les

[1] Plutôt, la *Suprême Perfection* qui inclut la bonté entre autres qualités.

[2] Avec Platon « Dieu » était toujours le synonyme de « Loi Éternelle et Immuable ».

objets tels qu'il se sont montrés, d'abord, conformément aux formes et aux nombres. ».

Il est reconnu, par la science moderne, que les lois les plus élevées de la nature assument la forme d'une règle de quantité. C'est peut-être là une plus complète énonciation ou une affirmation plus explicite de la doctrine de Pythagore. Les nombres ont été considérés comme la meilleure représentation deslois del'harmonie qui régissent le Cosmos. Nous voyons aussi que, dans la chimie, la doctrine des atomes et les lois des combinaisons sont actuellement et, comme autrefois, arbitrairement indiquées par les nombres. Suivant l'expression de M. Archer Butler, le monde est donc, dans toutes ses parties et dans son développement, une arithmétique vivante, et une géométrie réalisée à l'état de repos.

La clé des dogmes de Pythagore est la formule générale de l'unité dans la multiplicité, l'unité faisant évoluer la masse et l'envahissant dans tout son ensemble. C'est l'ancienne doctrine de *l'émanation* résumée en quelques mots. L'apôtre Paul lui-même l'acceptait vraie : « Ἐξ αὐτοῦ, καὶ δἰ αὐτοῦ, καὶ εἰς αὐτὸν τὰ πάντα : de lui, par lui et en lui, sont toutes choses. » Or, cela, ainsi que nous pouvons le voir par la citation suivante, est purement Hindou et Brahmanique :

« Lorsque la dissolution, Pralaya, fut arrivée à son terme, le grand être, *Para-Atma* ou *Para-Purusha*, le Seigneur existant par lui-même, de qui et par qui toutes choses ont été, sont, et seront, résolut de tirer de sa propre substance toutes les créatures, » (*Manava-Dharma Skastra*, livre 1, slokas 6 et 7.)

La décade mystique $1+2+3+4=10$ est une manière d'exprimer cette idée. Le *Un* est le *Logos* ou le *Verbe* Créateur ; le *deux*, la matière éternelle ; le *Trois*, combinant la monade et la duade et participant à la nature des deux, est le monde phénoménal ; la *Tetrade* ou la forme de la perfection abstraite exprime le vide de tout, c'est-à-dire de l'existence phénoménale ou illusoire, parce qu'elle est temporaire; tandis que la *décade*, ou la somme de tout, enveloppe le Cosmos tout entier, dont la Synthèse est l'absolu. L'univers est la combinaison de mille éléments, et, en même temps, l'expression d'un *seul Esprit* ; un *chaos* pour les sens, un *Cosmos* pour la Raison.

L'ensemble de cette combinaison de la progression des nombres dans l'idée de création est Hindou. L'Etre existant par lui-même, Swayambhava[1] est UN. Il tire de lui-même la faculté créatrice, *Brahmâ* ou *Purusha* (le mâle divin), et *l'un* devient ainsi *deux* ; de cette duade, formée par l'union du principe purement spirituel avec le principe de la matière, évolue un troisième être qui est *Virady*, le monde phénoménal. C'est de cette invisible et incompréhensible trinité, la Trimurty Brahmanique, qu'émane la seconde triade, représentant les trois facultés créatrice, conservatrice, et modificatrice ou transformatrice. Elles sont typifiées par Brahmâ, Vish-

[1] L'Adi-Boudha (du Boudhisme du Nord), le Un, le Tout, la racine éternelle des choses du monde visible et invisible, devient, au commencement du grand Manvantara, *Swayambhouva*, à l'instant de l'impulsion « créatrice, » ou plutôt formatrice, car cet instant est celui de la différentiation de la matière homogène.

nou et Siva, mais elles sont encore et toujours confondues en UN. *L'unité* Brahmâ, ou, suivant l'expression des Vedas, *Tridandi*, est le dieu triplement manifesté, qui donne naissance au symbolique AUM, ou la Trimurty abrégée. Ce n'est que sous la forme de cette trinité, toujours active et accessible à tous nos sens, que l'invisible monade inconnue peut se manifester elle-même au monde des mortels. Lorsqu'elle devient *Sharira*, ou corps revêtant une forme visible, elle est le type de tous les principes de la matière, de tous les germes de vie, elle est *Purusha*, le dieu aux trois visages, ou la triple puissance, la triade Vedique. « Que les Brahmes apprennent la syllabe sacrée (Aum), les trois mots du Savitri, et qu'ils lisent chaque jour les Vedas[1] (*Manou* livre 4, Sloka 125).

«Après avoir produit l'Univers, Celui dont la Puissance est incompréhensible, s'évanouit de nouveau, absorbé dans l'Ame suprême. Retirée dans les ténèbres primitives, la grande Ame reste dans l'inconnu, et elle est dépourvue de toute forme. (De force *active*, elle devient force *Latente*.)

« Lorsqu'ayant, de nouveau, réuni les subtils princi-

[1] « Aum ! » mot sacré composé (dans le système ésotérique) des trois initiales des trois dieux, — Éléments personnifiés, — qui sont : *Agni* (le Feu), *Uarouna* ou *Varouna* (le U et le V étant identiques) (l'Air), et *Marout* (l'Eau) ; ces trois éléments étant à la base de la matière concrète. *Vam* était le mot prononcé pour *Aum* dans l'antiquité, en dehors du cercle des Initiés, qui seuls avaient le droit de le prononcer *aum*. « Om » en est l'abrégé et la forme permise aux non-initiés de cet âge, — le *Kali yuga* ou *l'âge noir*. Toute substance, dans la nature, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'homme, n'est-elle pas composée de ces trois éléments : — le feu (ou chaleur), l'air et l'eau ?

pes élémentaires, elle s'introduit elle-même, soit dans les germes végétaux, soit dans les germes animaux, elle prend, chaque fois, une forme nouvelle.

« C'est ainsi que,par une alternative d'activité et de repos, de sommeil et de veille, l'Être Immuable fait revivre et mourir éternellement les créatures existantes, actives et inertes » (*Manou* livre 1, Sloka 50 et suiv.)

Celui qui a étudié Pythagore et ses spéculations sur la Monade, qui, après avoir engendré la Duade se retire dans le silence et l'obscurité et crée ainsi la Triade, peut se rendre compte de la source à laquelle a été puisée la philosophie du grand sage de Samos, et, après lui, celle de Socrate et de Platon.

Speusippe paraît avoir enseigné que l'entité psychique ou *thumètique* était immortelle, aussi bien que l'esprit ou âme rationnelle, et nous dirons, plus loin, les raisons qu'il en donne. Lui aussi, de même que Philolaüs et Aristote, dans ses recherches sur l'âme, fait de l'éther un élément ; de sorte qu'il y avait cinq éléments principaux, pour correspondre avec les cinq figures régulières de la Géométrie. Cela est devenu aussi une doctrine de l'école d'Alexandrie. En effet, dans les doctrines des Philalèthes, il y a beaucoup de choses qui ne figurent pas dans les œuvres des Platoniciens plus anciens, mais qui furent, sans doute, enseignées en substance par le philosophe lui-même, qui, avec sa prudence ordinaire, ne les écrivit pas, comme étant trop mystérieuses pour être publiées. Speusippe et Xénocrate, après lui, soutinrent, comme leur éminent maître,

que *l'anima mundi*, l'âme du monde, n'était pas la divinité, mais une de ses manifestations [1]. Ces philosophes n'ont jamais considéré le UN comme une nature animée. (Platon, Parménide 141 E.) Le UN éternel n'existe pas dans le sens que nous donnons à ce mot. *L'être* ne fut produit, — l'être contenant la monade et la duade, — qu'après l'union du « UN » avec les nombres, c'est-à-dire après que l'homogène fut différencié. Le τιμιον honoré, le quelque chose manifesté, réside dans le centre comme dans la circonférence ; mais il n'est que la réflexion de la divinité, l'âme du monde. Dans cette doctrine, nous trouvons l'esprit du Bouddhisme comme du Brahmanisme ésotériques.

L'idée que l'homme a de Dieu est cette image de lumière éblouissante qu'il voit réflétée dans le miroir concave de sa propre âme, et, cependant, ce n'est pas, en réalité, Dieu, mais seulement son reflet. Sa gloire est là, mais c'est la lumière de son propre esprit que l'homme voit, et c'est tout ce qu'il peut voir. Plus le miroir est pur, plus l'image divine est brillante. Mais le monde extérieur ne peut pas y être aperçu en même temps. Dans l'extatique Jogi, dans le *Voyant* illuminé, l'esprit brillera comme le soleil de midi; dans la victime

[1] « Avec la *Pralaya* (dissolution du monde objectif), l'âme de l'Univers disparait, pour retourner à sa source éternelle. Il ne reste plus que le GRAND SOUFFLE des *Ténèbres*, qui est la clarté absolue. » *L'anima mundi,* c'est le reflet de l'*Isvara* (le Seigneur) des Vedantins, qui disent : « Parabrahm (le Principe impersonnel) est Brahmâ (le Démiurge), PLUS « *Maya*, » ou l'illusion basée sur l'ignorance humaine (*Avidya*). Or, *Avidya* et *Maya* ont besoin d'un Brahmâ ou dieu personnel pour leur faciliter à comprendre la conception abstraite de Parabrahm. H. P. B.

avilie de l'attraction terrestre, le rayonnement a disparu, parce que le miroir est obscurci par les buées de la matière. Les matérialistes nient la Divinité, comme le Dieu qui habite en eux ; ces messieurs priveraient volontiers l'univers de son Dieu comme de son âme.

Ni Dieu [1] ni âme ! Terrible et annihilante pensée : le cauchemar affolant de l'athée insensé, offrant à son œil enfiévré la hideuse vision d'une incessante procession d'atomes de matière cosmique, *formés par Rien* ; nés d'eux-mêmes, existant et se développant dans l'Univers, par eux-mêmes ! Ces « *eux-mêmes* n'étant qu'un vain mot, puisqu'ils ne sont qu'une hypothèse, un *rien*; qu'ils flottent dans l'espace sans provenance, qu'ils sont mus sans cause, puisqu'il *n'existe aucune cause*, et qu'ils sont *nulle part*, comme sans direction, dans un cercle d'Eternité aveugle, inerte et dépourvue de toute CAUSE. Que sont même les conceptions absurdes du public Européen sur le Nirvana des Bouddhistes, en comparaison de cette doctrine des Matérialistes, basée sur leurs diverses hypothèses scientifiques ! Le Nirvana, en effet, ou plutôt le *Para Nirvana* (*Suprême Nirvana*) est précédé de millions d'années sans nombre de trans-

[1] Le lecteur est prévenu que dans l'*Isis Dévoilée*, comme dans la *Doctrine Secrète*, le substantif « Dieu » n'est jamais employé dans son sens vulgaire et accepté en théologie. Pour nous, « Dieu » n'est que le symbole de la Divinité abstraite, d'un Principe absolu et impersonnel, et dont la manifestation la plus accusée est l'*Esprit divin* qui gît dans chaque atôme, dans l'Univers autant que dans l'*Ego* immortel de l'homme. La Théosophie rejette le Dieu anthropomorphe du dogme ecclésiastique ; un Dieu *infini* et cependant doué d'attributs *humains* vus au microscope nous paraît d'une absurdité déplorable et révoltante.

formations subjectives et de réincarnations sous toutes les formes dans un Univers objectif, pendant la durée duquel *l'atome-Monade* ne perd pas, pendant une seule seconde, le sentiment du *Soi*, ou de son individualité spirituelle, avant que le NON-ÊTRE, qui n'est que L'ABSOLU ou Parabrahm, soit atteint.

Quoique bien des gens aient considéré Speusippe comme inférieur à Aristote, le monde lui doit, néanmoins, la définition et l'exposition de beaucoup de choses que Platon avait laissées dans l'obscurité dans sa doctrine du *Sensible* et de l'*Idéal*. Sa maxime était : L'Immatériel est connu au moyen de la pensée scientifique, et le Matériel par la perception scientifique. » (Sextus : « Matth. » VII, 145.)

Xénocrate expliqua beaucoup de théories non écrites et d'enseignements de son maître. Lui aussi tenait en très haute estime la doctrine de Pythagore et son système des nombres et des mathématiques. Ne reconnaissant que trois degrés de connaissance : la *Pensée*, la *Perception* et *l'Envisagement* (ou la connaissance par *l'Intuition*), il attribuait à la première l'étude de tout ce qui existe *au-delà* du ciel (ou en dehors de la sphère qui nous entoure, pendant notre état de veille et de conscience perceptive); à la *Perception*, celle des choses qui sont au ciel; et à *l'Intuition*, l'étude du *ciel* (siège du divin) lui-même, (la base de notre existence objective et subjective).

Nous trouvons encore ces théories et presque le même langage dans le *Manava-Dharma-Skastra*, lorsque, parlant de la *création* de l'homme il y est dit :

l'Être suprême tira de sa propre substance le souffle immortel *qui ne périt point dans les êtres*, et, à cette âme, des êtres il donna l'Ahankara (conscience du moi[1],) pour guide souverain, (pendant le cycle de la vie). Ensuite, il donna à cette âme de l'être l'intelligence formée des trois qualités ou éléments, et les cinq organes de la perception extérieure.

Ces trois qualités sont *l'Intelligence*, la *Conscience* et la *Volonté créatrice*, correspondant à la *Pensée*, à la *Perception*, et à *l'Intuition* de Xénocrate. La relation des nombres avec les idées fut développée davantage par lui que par Speusippe, et il surpassa Platon dans sa définition de la doctrine des *Magnitudes* invisibles. Les réduisant à leurs éléments primaires idéaux, il démontra que chaque figure et chaque forme dérivait de la plus petite ligne indivisible. Que Xénocrate ait soutenu les mêmes théories que Platon, en ce qui concerne l'âme humaine (supposée être un nombre,) cela est évident, quoiqu'Aristote[2] le contredise, comme il fait de tous les autres enseignements de ce philosophe. Cela prouve péremptoirement que beaucoup de doctrines de Platon furent enseignées oralement, quand même l'on prouverait que ce fût Xénocrate, et non Platon, qui, le premier, a imaginé la théorie des *Magnitudes*

[1] Cette conscience du « moi personnel, » cependant, est une des hérésies et erreurs à éviter dans l'enseignement des Bouddhistes et des Vedantins. Cette hérésie est la *Sakkdyaditthi* où l'illusion de la personnalité. Dans l'unité absolue d'où émane et où retourne tout atôme comme toute chose, il n'existe point de séparation ou distinction, toutes deux n'étant que *Maya*, illusion.

[2] « Metaph., page 407, a. 3.

indivisibles. Il fait dériver l'âme de la première Duade, et il l'appelle *Un nombre automoteur*. (Appendice au *Timée*). Théophraste remarque qu'il a scruté et élucidé cette théorie de l'âme plus que tout autre Platonicien. Il bâtit sur cette théorie la doctrine cosmologique, et prouve l'existence nécessaire, dans chaque partie de l'Univers, d'une série successive et progressive d'êtres animés et pensants, quoique spirituels [1]. Dans son système, l'âme humaine est un composé des propriétés les plus spirituelles de la monade et de la duade, doué des principes les plus élevés des deux. Si, comme Platon et Prodicus, il parle des éléments comme de Puissances Divines et les appelle Dieux, ni lui ni les autres n'attachent aucune idée d'anthropomorphisme à cette dénomination. Krische remarque qu'il les nomme *Dieux* uniquement afin que ces pouvoirs élémentaires ne soient point confondus avec les démons *du monde inférieur*, (les Esprits Elémentaires) [2]. (Kusche : « sorsch. » p. 322 etc.) De même que l'âme du monde pénètre le Cosmos tout entier, de même les bêtes elles-mêmes doivent avoir en elles quelque chose de divin [3]. Ceci est encore la doctrine des *Bouddhistes* et des *Hermètistes*, et Manou dit que les plantes et les plus petites graminées sont douées

[1] *Stobæus*, « Ecl. » 1, 62.

[2] Ces « Puissances Élémentaires » sont nommées par les Hindous *Devas ;* tandis que les « Démons » ont nom, *Devayonis*. Ces « Puissances » ne doivent pas être confondues avec les « *écorces* » ou « *Esprits élémentaires* », mais les *Devoyonis* sont précisément les Elémentaux, ou « Elémental, » des occultistes théosophes.

[3] Clément d'Alexandrie, « Strom. » V, 590.

d'une âme vivante, ceci étant la doctrine des occultistes aussi.

Les démons, d'après cette théorie, sont des êtres intermédiaires entre la perfection divine et la peccabilité humaine [1] et ils sont divisés en plusieurs autres catégories. Mais Xénocrate établit expressément que l'âme individuelle ou personnelle est le démon gardien principal de chaque homme, et que nul démon n'a plus de pouvoir sur nous que le nôtre propre. Ainsi le *Daimonion* de Socrate (le Démon du *monde supérieur*), est le dieu ou la divine entité qui l'a inspiré toute sa vie. Il dépend de l'homme d'ouvrir ou de fermer ses perceptions à la voix divine. Comme Speusippe, cette théorie assigne l'immortalité au ψυχη, le corps psychique, ou l'âme irrationnelle. Mais quelques philosophes *Hermétistes* ont enseigné que l'âme avait une existence continue séparée, seulement pendant le temps que, dans son passage à travers les sphères, des particules matérielles ou terrestres demeurent incorporées à son essence ; et que lorsque, par suite de sa purification absolue, ces dernières se trouvent réduites à néant, alors la quintessence de l'âme s'unit à son Esprit divin (l'âme rationnelle) et à partir de ce moment les deux ne font plus qu'UN [2].

Zeller dit que Xénocrate défend de manger de la

[1] Plutarque, « De Isi, » ch. xxv, p. 350.

[2] C'est la doctrine des théosophes. Voyez la traduction des *Fragments of Occult Proth*, N° 1 traduits par D. A. C. — contenant la doctrine de la quintessence de l'âme humaine (5e principe) allant après la mort se joindre à l'individualité (ou la nomade, représentée par le 6e et le 7e principes de l'homme), ou bien l'âme divine et immortelle de l'être humain.

nourriture animale, non point parce qu'il voit dans les bêtes une parenté quelconque avec l'homme, puisqu'il ne leur accorde qu'une vague conscience de la divinité, mais par la raison opposée savoir : que l'irrationalité de l'âme des animaux pourrait exercer sur nous une certaine influence [1]. Mais nous croyons que c'était plutôt parce que, comme Pythagore, il avait eu pour maîtres et pour modèles les Sages Hindous. Cicéron dépeint Xénocrate comme professant le plus grand mépris pour tout, excepté la vertu la plus exaltée [2], et il décrit son austérité et le caractère sans tache de ce philosophe. « Nous délivrer de la domination de l'existence des sens, et subjuger notre nature titanique par notre nature divine tel est notre problème. » Zeller lui fait dire : « La Pureté, même dans les désirs les plus secrets de notre cœur, est le plus grand des devoirs ; et seules, la philosophie et l'*initiation* aux Mystères peuvent aider à atteindre ce but. »

Crantor, un autre philosophe, vivant aux premiers temps de l'*Académie* de Platon, conçoit l'âme humaine comme formée de la substance primaire de toutes choses, la monade ou *Un*, et la Duade, ou le *Deux*. Plutarque parle longuement de ce philosophe, qui, comme son maître, croyait les âmes placées dans des corps terrestres, ainsi qu'en un lieu d'exil et de châtiment, afin d'accomplir le progrès prescrit.

Héraclide, quoique quelques critiques ne croient pas qu'il ait adhéré strictement à la philosophie primitive

[1] « Platon et la vieille Académie ».
[2] « Tusc., » p. 18, 51.

de Platon [1], enseignait la même morale. Zeller nous le représente comme professant, ainsi que Hicetas et Ecphantus, la doctrine Pythagoricienne de la rotation diurne de la terre et de l'immobilité des étoiles fixes; mais il ajoute qu'il ignorait la révolution annuelle de la terre autour du soleil, et le système *héliocentrique.* Nous avons d'excellentes preuves du contraire, car il était un initié, et ce dernier Système était enseigné dans les mystères, et, de plus, Socrate mourut pour crime d'athéisme, c'est-à-dire, pour avoir divulgué cette notion sacrée (du système héliocentrique). Héraclide a aussi pleinement adopté les idées de Pythagore et de Platon au sujet de l'âme humaine, de ses facultés et de ses aptitudes. Il la décrit comme une essence lumineuse et hautement éthérée. Il affirme que les âmes habitent la voie lactée, avant de descendre dans la génération, ou existence sublunaire. Ses daïmons, ou *Esprits*, sont des corps aériens et vaporeux.

La doctrine des nombres de Pythagore, dans leur relation avec les êtres créés, est exposée pleinement dans l'*Epinomis.* En vrai Platonicien, son auteur soutient que la sagesse ne peut être acquise qu'au moyen d'une étude approfondie de la nature occulte de la « création, » et elle seule nous assure une existence de bonheur après la mort [2]. L'immortalité de l'âme est largement deve-

[1] « Philos. der Griech. » Zeller.

[2] Et c'est précisément ce que nous apprend notre philosophie ésotérique de l'Orient. Ceci ne veut pas dire que ceux qui négliront cette étude seraient privés pour toujours de la béatitude dans les régions du Spirituel, mais simplement que l'acquisition des grandes vérités occultes nous rend créateurs et maîtres

loppée dans ce traité ; mais son auteur ajoute que nous ne pouvons arriver à cette connaissance, que par une intelligence complète des *nombres ;* car l'homme, incapable de distinguer la ligne droite de la ligne courbe, n'aurait jamais assez d'habileté pour trouver une démonstration mathématique de l'invisible ; ce qui veut dire que nous devons nous assurer de l'existence objective de notre âme (ou *Manas* inférieur), avant de pouvoir apprendre que nous possédons un Esprit divin et immortel : — l'*Ego.* Jamblique dit la même chose, en ajoutant de plus que c'est un secret appartenant au degré d'initiation le plus élevé. « La Puissance divine, dit-il, est toujours indignée contre ceux qui rendent manifeste la composition de l'icostagonus, c'est-à-dire qui enseignent la méthode pour inscrire le dodécaèdre dans une sphère.

L'idée que les « nombres » possédant la plus grande vertu produisent toujours le bien et jamais le mal se rapporte à la justice, à l'égalité et à tout ce qui est harmonieux. Lorsque notre auteur parle de chaque astre, comme d'une âme individuelle, il ne parle que de ce que les *initiés* Hindous et les *Hermétistes* avaient enseigné avant et après lui, savoir que chaque étoile, ou astre, est une planète indépendante, laquelle, comme notre terre, a son âme propre, et dont chaque atome de matière est imprégné de l'influx divin de « l'Ame du monde. » L'étoile respire et vit ; elle sent et souffre, et jouit de la vie à sa façon. — Quel est le savant en me-

de nos existences futures. Nous les choisissons et les créons, au lieu de les subir.

sure de le contester avec de bonnes preuves à l'appui ? — Pour lors, nous devons considérer les corps célestes comme des images des Dieux ; comme participant, dans leurs substances, aux pouvoirs divins ; et bien qu'ils ne soient point immortels en leur entité psychique, leur action dans l'économie de l'univers leur donne droit aux honneurs divins, tels que nous les rendons aux dieux inférieurs. L'idée est simple et claire, et il faut y mettre vraiment de la malveillance pour la dénaturer, Si l'auteur de l'*Epinomis* place ces Dieux radieux au-dessus des animaux, des plantes, et même du genre humain, auxquels il assigne une place inférieure en leur qualité de créatures terrestres, qui peut démontrer qu'il est absolument dans l'erreur ? On a besoin de scruter très profondément la métaphysique abstraite des philosophies anciennes, pour comprendre que les diverses expressions de leurs conceptions sont, en somme, basées, sur une compréhension identique de la nature de la Cause Première, de ses attributs et de sa méthode.

Ainsi, encore, lorsque l'auteur de l'Epinomis place entre ces dieux, — les plus supérieurs et les plus inférieurs, — (âmes incarnées),— trois classes de démons, et qu'il peuple l'univers d'êtres invisibles, il est plus logique que nos savants modernes, qui laissent, entre les deux extrêmes, un vaste *hiatus* de tout être, théâtre d'action de forces aveugles. De ces trois classes, les deux premières sont invisibles ; leurs corps sont formés d'éther pur et de feu (*esprits planétaires*) ; les démons de la troisième classe sont revêtus de *corps vaporeux* ; ils sont habituellement invisibles, mais, quelquefois, se

rendant concrets, ils se manifestent visiblement pendant quelques secondes. Ce sont les *Esprits* des *sphères* et nos âmes divines.

Or, ce sont ces doctrines qui, étudiées par la méthode d'analogie et d'après le principe de correspondance, ont guidé les anciens et peuvent guider encore aujourd'hui les modernes Philalètes, pas à pas, vers la solution des plus grands mystères. Sur le bord du sombre abîme qui sépare le monde de l'Esprit du monde physique, se tient la science moderne. Les yeux fermés et détournant la tête, elle déclare l'abîme infranchissable et sans fond, bien qu'elle tienne à la main une torche qu'elle n'aurait qu'à abaisser vers ces profondeurs, pour s'apercevoir de son erreur. Mais, d'un bord à l'autre, le patient Initié de la philosophie occulte ou *Hermétique* a construit un pont, qu'il passe à volonté, s'il est adepte.

Dans son ouvrage : « Fragments de Science » le Professeur Tyndall fait le triste aveu suivant : « Si vous me demandez si la Science a résolu ou est sur le point de résoudre, de nos jours, le problème de cet Univers, je dois dire non et baisser la tête,sous le *poids* de cette négation. »

Si, mû ensuite, par quelque arrière-pensée de vanité, il se contredit quelques jours après et se met à assurer à son public que des preuves expérimentales l'ont aidé à découvrir dans la matière, si couverte d'opprobre *par les ignorants* — « la promesse et potentialité *de tout degré de vie* », — le savant professeur plaisante, certainement. Il lui serait aussi difficile d'offrir des preuves

positives et irréfutables de ce qu'il avance qu'à Job de tirer le Léviathan avec un hameçon. . . . .
. . . .
. . . .

H. P. Blavatsky.

(*Traduit de l'anglais*).

LES FORCES SUBTILES DE LA NATURE[1]

—

TEMPS DIFFÉRENTS DE LA DIGESTION DE L'AIR

Dans le travail de la respiration

(*suite*).

Après avoir suivi une bonne digestion dans tout son parcours, nous devons faire remarquer que les cinq *Tatwas* mentionnés ci-dessus, ont encore, sous leur contrôle, une série d'actes plus délicats, concernant ces importantes fonctions physiologiques.

Ainsi, c'est la respiration *solaire* qui règle la *température* de l'estomac, qui *la met au point*, afin que, sous l'action d'une chaleur convenable, la quantité de suc gastrique, juste nécessaire à la trituration des aliments,

[1] Voir le Nº 3 du *Lotus Bleu* (mai 1890).

soit secrétée par la muqueuse stomacale, et que puisse alors s'opérer la transformation de substances grossières en éléments plus subtils, et partant assimilables par notre système.

C'est pendant le jeu de *Prithivi* que le système assimilera la partie *sucrée* des aliments, les *amylacés*. Ceux-ci nourrissent les os, les muscles,la peau, les cheveux et la substance nerveuse.

Aussi *Prithivi* donne-t-il l'aimable et franche *gaité* ; il donne la *constance*, la *persévérance* ; il fait *jouir* intelligemment *de la vie*.

Vayu Tatwa s'occupe des *acides* ; il donne le *mouvement*, il *contracte* et *épand*.

Upas assimile les *astringents*. Le sperme, le sang, la salive, lui doivent leur force, l'urine certaine de ses qualités.

Téjas Tatwa fournit à l'économie le contingent d'*intelligences* qui, lorsqu'elles agissent en nous,font dire : j'ai *faim*, j'ai *soif*, j'ai *sommeil*.

Il nous aide aussi à savoir faire le *choix* de nos aliments.

Et ainsi chaque *Tatwa* a ses fonctions spéciales, et chacun d'eux entre dans l'exercice de ces fonctions par le système respiratoire d'abord, digestif ensuite, pour continuer son œuvre de constructeur, de réparateur, de nettoyeur, dans tout l'organisme.

Nous n'avons plus besoin d'insister pour montrer que le moindre dérangement, dans l'ordre ou l'accomplissement de travaux si importants, peut causer souvent les plus grandes perturbations. D'après ce que nous ve-

nons de dire, on comprendra aussi que, par la connaissance parfaite des *Tatwas* et de leur fonctionnement, on peut arriver à un diagnostic certain, en cas, de maladie.

Connaissant la cause, avec quelle sûreté ne peut-on pas combattre les effets !

Ainsi, si nous prenons des aliments *solides*, pendant la période de respiration *lunaire* ou respiration *négative*, et des aliments *liquides*, pendant la période de la respiration *solaire* ou *positive*, le système se trouve, dans l'un ou l'autre cas, *complètement dépourvu de moyens de les absorber*, et, en ce cas, tout aliment, qui reste pour compte, est une cause de troubles dont nous pouvons difficilement sortir. Que la chose soit souvent répétée et le cercle vicieux s'élargit.

Les forces respiratoires et digestives, épuisées par la lutte, ne peuvent plus accomplir leur fonction ; les aliments sont de plus en plus mal digérés. Ils arrivent dans l'intestin, sans avoir subi les préparations et transformations ordinaires ; ils y séjournent et s'y putréfient et, selon le tempérament, ou la plus ou moins grande déséquilibration du « *mal nourri* », voilà les diarrhées, les dyssenteries, les vers, les dyspepsies, les gastralgies, les bronchites chroniques, les catarrhes, les maladies de la peau etc. etc. qui font leur apparition.

Lorsqu'un organe souffre, se nourrit mal, par le manque d'apport de ce qui lui serait nécessaire, alors, au moment ou le *Tatwa* correspondant à l'élément qui nous manque, entre en jeu, nous désirons la chose nécessaire pour rétablir le bon ordre.

Souvent aussi le désir particulier pour tel ou tel aliment, ou fruit, etc. est causé par la prépondérance du *Tatwa* correspondant.

Et si l'instinct de notre estomac n'a pas été éveillé par la chose elle-même et que, sans avoir mangé de ce fruit ou de cet aliment, nous nous en sentions un grand désir, *il faut le satisfaire.*

C'est l'indication que la chose appétée manque dans le système, sans qu'il y ait de dommage causé, ou de souffrance d'un organe quelconque.

Lorsque, pendant la respiration *lunaire*, on éprouve le désir de manger quelqu'aliment *lourd* et *épais*, on est sûr que la maladie est à la main.

Pour éviter, dans ces conditions, de compliquer la situation, il ne faut jamais satisfaire un tel désir. Il y a trouble quelque part, et on ne peut que l'augmenter, en répondant à ce besoin de *gastralgique.*

Pour remédier à cela, autant que possible, il faut avoir la force de s'abstenir de tout aliment, tant que la crise dure ; il faut attendre l'heure de prendre le repas, et, à ce moment, sachez connaître et choisir l'aliment convenable et pouvant fortifier la partie du système qui se trouve lésée, ou dérangée.

Prenez aussi, en temps opportun, de l'eau chargée du rayon *solaire*, ou de la *couleur* qui est nécessaire pour modifier cet état : *jaune*, *pourpre* ou *blanc*, selon la circonstance.

Prenez aussi du lait et quelque médecine appropriée[1].

[1] On ne peut se figurer quel pouvoir hygiénique et thérapeu-

Pour guérir du manque d'appétit, *couchez-vous sur le côté gauche*, afin de diminuer la respiration *lunaire*.

Prenez un peu d'eau chargée du rayon *rouge*, forcez la respiration *solaire*, même quand ce n'est pas son heure.

Ne prenez que de légers aliments assaisonnés de canelle, de gingembre etc [1].

Lorsque l'appétit est variable, capricieux, il faut veiller à cet état et chercher à y remédier par l'emploi raisonné des différentes respirations. On peut, si l'on sait, arriver ainsi à rétablir l'équilibre.

Nous avons vu que la digestion s'opérait dans l'estomac d'abord, puis dans le duodenum.

Pour bien s'accomplir, la première demande la respiration *solaire*, la seconde, la respiration *lunaire*.

Si les aliments contenus dans l'estomac ou dans le duodenum, ne sont pas encore digérés, si les conditions marquées ci-dessus sont interverties, ou si les respirations varient avant le temps, alors ce n'est plus une digestion qui s'opère, mais c'est une indigestion d'un caractère plus ou moins grave qui se produit, et le pauvre malade ne peut plus rien digérer. Ses aliments pris, il faut le faire *coucher* sur le côté *droit*, pendant à peu près le temps de *huit* inspirations ; puis, pendant *seize* inspirations, sur le *dos*, et, après, sur le

thique ont les eaux, où tel ou tel *rayon solaire* a été *emmagasiné, selon la couleur du verre du flacon*.

La médecine a là, sous la main, avec les forces solaires, une arme de la puissance de laquelle elle ne se doute vraiment pas, en Europe, du moins.

[1] La canelle est *jaune*, le gingembre *gris jaunâtre*. C'est *Prithivi*, le stimulant.

côté gauche, de façon à amener la respiration dans la *narine droite.*

Il faut prendre soin que la respiration *solaire* dure à peu près *une heure et demie*, le repas achevé. C'est pendant tout ce temps que le malade doit rester couché sur le *côté gauche*, ou *assis, appuyé sur ce côté*, au moyen d'un coussin; après quoi on peut permettre à la respiration *négative*, ou *lunaire*, de fonctionner.

Si quelques douleurs étaient ressenties dans l'intestin, au moment de cette dernière digestion, on pourrait la calmer et aider à ce processus digestif par de *l'eau* médicamentée à l'aide d'une *couleur appropriée*, et prise de temps en temps, en *très petite* quantité.

Si la langue est sèche, la salive rare, prendre un peu d'*eau pure* pour ramener la salivation.

Dans les cas de *torpeur*, de besoin de *sommeil*, après le repas, prendre de l'eau chargée du rayon *bleu*, ou mêlée avec un peu de *glace*, rafraîchir les épaules, les genoux et le derrière de la tête.

Lorsqu'une sensation de brûlure se fait sentir au creux de l'estomac, ou tout le long du sternum, elle est causée par les parties acides de nos aliments, parties dont *Vayu Tawta* empêché n'a pu bien opérer la digestion.

Les « digestions acides » ont encore pour cause *Vayu* prépondérant. Alors tous les autres *Tatwas* sont dérangés par lui dans leur action.

Dans ce cas il faut éviter les acides, et exciter l'action de *Prithivi*.

Prenez de *l'eau* chargée du rayon *jaune*.

Quand le *Vayu Tatwa* a commencé sa fonction, respirez fortement, vigoureusement, de façon à amener la prééminence de *Prithivi*. Buvez un peu *d'eau* légèrement *sucrée*.

Pour calmer les nausées, le vomissement, il faut essayer de *garder* la respiration *lunaire*. Respirer vigoureusement pour exciter l'action de *Prithivi*, ou d'*Upas Tatwa* ; *se lier le bras droit au-dessus du coude*, et la *cuisse droite au-dessus du genou* avec un mouchoir. Exciter encore *Prithivi* par des frictions sous les *pieds*.

La diarrhée et les dérangements du même ordre sont arrêtés en *gardant* la respiration *lunaire*.

RAMA PRASAD.

(*Traduit de l'anglais*).

FIN

L'étude qui précède, toute exotérique qu'elle soit, nous montre à quel point atteignaient les connaissances de l'antiquité Hindoue.

Nous pouvons supposer combien plus grand serait notre étonnement, si toute la partie *ésotérique* nous était connue.

Quoiqu'il en soit, par cette étude, nous avons la preuve qu'elle avait, cette antiquité, des informations spéciales sur l'anatomie, la médecine, la physiologie, en ce qui concerne les fonctions de la *respiration* et de la *digestion*.

Nous savons, d'autre part, qu'elle était parfaitement renseignée sur la circulation du sang, en général, et particulièrement sur la circulation et l'alimentation fœtale, la destination de chacune des parties de l'organe utérin, pendant la gestation, et aussi la destination de

chaque membrane enveloppant le fœtus, et du liquide dans lequel il baigne, toutes les choses que la science moderne ne connaît qu'imparfaitement, quelques-unes même pas du tout.

L'anatomie du cerveau, la fonction de chacune de ses parties, y compris celle du corps *pituitaire* et de la *glande pinéale*, tout cela était encore de son domaine, quand notre science actuelle en est à se demander à quoi peuvent bien servir ces deux derniers organes.

De même pour la rate ; mais revenons à nos *Tatwas*, à nos *forces solaires*.

Ce qui nous a tout d'abord et le plus frappé, dans l'extrait du « SIVAGAMA », c'est la notion de forces en corrélation, et liées à la matière qu'elles constituent en période d'activité.

Et cette notion ne comprend pas la force comme une chose vague, non définie ; elle la présente, au contraire, avec une conception exacte, se rapportant à un élément physique déterminé, et percevable à nos sens, dans des conditions particulières.

Elle procède, cette force, de la lumière *solaire* même, décomposée en éléments actifs de couleurs différentes et d'ordre supérieur à la matière grossière sur laquelle ils agissent, tout en étant matériels eux-mêmes.

Si nous voyons la force liée à la matière, rien ne nous indique que ce lien soit à tout jamais indissoluble ; nous arrivons plutôt à croire que, cette matière détruite, la force ne serait pas, pour cette raison, détruite ou perdue.

Nous avons vu, aussi, que les forces exagèrent ou amoindrissent leur activité, et qu'elles obéissent à une *volonté intelligente*, ou FORCE supérieure qui, sous le nom d'AKASA, réside dans l'intérieur du crâne, veillant à l'exécution des ordres transmis à ses lieutenants.

Si ces données étaient prouvées, s'il pouvait nous être démontré, d'une manière positive, qu'un organe

étant détruit, par exemple, la force qui présidait à sa fonction existe encore, la conclusion serait que, si tous les organes eux-mêmes venaient à être frappés de mort, les *forces* avec la *volonté* intelligente qui les commandait, ces *forces*, disons-nous, survivraient à la destruction de tout l'organisme, c'est-à-dire à la destruction du corps.

La question est capitale, sa solution décisive.

Nous savons que *Tejas Tatwa* donne le sentiment de la *faim*, de la *soif*.

Or, nous ne concevons la faim, la soif, qu'avec l'estomac, et nous croyons que, sans cet organe, ces besoins n'existeraient pas.

Conséquemment la force qui y préside n'ayant plus sa raison d'être s'évanouirait.

La science actuelle, lorsqu'elle nous parle de la matière épaisse sur laquelle elle opère, affirme que *force* et *matière* sont indissolublement et éternellement liées l'une à l'autre, et de telle sorte que si l'une disparaît, l'autre s'éteint.

Pas de force sans matière, pas de matière sans force, telle est sa conclusion.

Cependant, si nous trouvons des cas de destruction de l'estomac, *avec persistance de la faim*, il faudra bien en conclure que la force qui donnait le sentiment de cette faim n'a pas disparu ; en d'autres termes, que la *force* a survécu à la destruction de la *matière*.

Voyons ce que notre science moderne nous apprend à ce sujet :

« Pendant longtemps, on a considéré nos cinq sens comme étant la source unique de toutes nos sensations.

« Aujourd'hui, on constate qu'il existe des sensations en grande partie différentes des perceptions conscientes des cinq sens, et, pour la plupart, de toute autre origine.

« Le travail cérébral, que ces sensations déterminent, est, en grande partie, inconscient ; c'est-à-dire que notre intelligence s'appuie sur un grand nombre d'opérations cérébrales inconscientes, s'effectuant à l'aide de sensations provenant de la profondeur même de nos tissus, et dont l'apport obscur, mais permanent, constitue la trame de la personnalité ou du *moi*.

« C'est ainsi que se manifestent à nous les besoins de toute sorte, tels, que les besoins d'activité, d'exercice musculaire et d'activité psychique ; tels que *l'appétit*, *la faim*, *la soif*, etc., etc.

» Si l'on étudie un besoin aussi familier que celui de la faim, on est surpris du nombre et de l'étendue des « sensations internes » qui le constituent, sensations de vide et de resserrement, crampes et tiraillements qui s'étendent du ventre jusqu'à l'arrière-gorge ; défaillances, vertiges, prostration, et enfin délire famélique.

« Les centres nerveux et l'organisme entier finissent par ressentir ce besoin.

« L'estomac lui-même *n'intervient* qu'*accessoirement* dans la *sensation* de la faim, puisque la faim peut être apaisée par l'injection de peptones dans le sang et peut *persister* après la *destruction* de *l'estomac* par un cancer. »

Ainsi s'exprime le Dr Beaunis, professeur très distingué de physiologie à la faculté de médecine de Nancy, dans son traité des « sensations internes » (1 volume de la Bibliothèque scientifique Internationale).

Continuons :

« Cette sensation de la faim n'a pas son siège dans le cerveau, car des fœtus *anencéphales*, dépourvus de cerveau et de cervelet, criaient la faim, après leur naissance, et tétaient avec la même avidité que les nouveaux-nés normaux.

« La soif détermine des sensations aussi vives que la faim. Le contact du liquide avec la muqueuse de la gorge et de l'estomac paraît nécessaire pour désaltérer ; cependant, son injection directe dans les veines *abolit* la soif.

» Celle-ci, comme la faim, consiste donc non seulement en des sensations locales, mais aussi en des sensations *générales*, véritable appel de l'organisme souffrant de la déperdition des liquides nécessaires à son entretien. »

Le voilà donc bien constaté par la science elle-même, ce fait que la sensation de la faim et de la soif *persiste*, même après la *destruction* de l'*estomac*, et n'a pas son siège dans le *cerveau*, tout en étant relié à la force supérieure qui réside dans cet organe.

Donc et invinciblement, la *force* qui préside à ces besoins EXISTE en dehors des organes qui nous semblent indispensables pour les satisfaire, et n'est pas détruite par leur disparition.

D'où la conclusion que tout le système des *Tatwas*, que la *trame* de la *personnalité* ou du *moi*, pour nous servir du langage scientifique même, *survit*, comme *être differencié*, à la mort de tout l'organisme.

Depuis que nous avons pris connaissance du travail de Rama Prasad, notre attention s'est portée sur les différents modes de respiration, selon la description qui vient d'en être faite.

Certaines expériences ont été pour nous l'objet du plus grand étonnement, et nous pourrions consigner ici plusieurs observations en rapport avec les données du « SIVAGAMA ».

Nous pourrions dire, aussi, par exemple, que nous avons connu des personnes qui n'ont jamais respiré par le nez, et qui, jeunes encore, sont mortes de consomption, n'ayant jamais non plus digéré convenablement quoi que ce soit. Nous en connaissons d'autres

qui, respirant incomplètement, se traînent avec une santé délabrée par suite de digestions laborieuses et pénibles, en appelant, mais en vain, à toutes les ressources de l'hygiène et de la pharmacie.

Une autre personne encore, fait frappant, ayant la cavité nasale droite obstruée par suite de l'opération d'un polype, étant privée conséquemment de la respiration *solaire*, ne peut plus absolument digérer que des *liquides* ; si elle absorbe des *solides*, les aigreurs, les régurgitations surviennent, à chaque fois.

Avant l'opération l'estomac fonctionnait bien.

Nous nous bornons à ces citations, nous demandant si, au point de vue de la pratique, il ne serait pas des plus intéressant de constater les rapports qui existent entre les défectuosités de l'organe du nez, les irrégularités de la respiration, et les digestions.

Quant à la thérapeuthique *solaire*, ce sujet si curieux et si concluant, nous en traiterons plus tard, avec toute l'ampleur que réclame une pareille question.

J. L. (M. S. T.)

—

LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE[1]

III

Théosophie exotérique et ésotérique

Ce que la société Théosophique moderne n'est pas.

Questions. — Vos doctrines, alors, ne sont pas plus une poussée de Bouddhisme officiel qu'elles ne sont

1 Voir les Nos 1, 2, 3, du Lotus Bleu (mars-avril-mai 1890).

une copie exacte de la Théosophie néo-platonicienne?

Réponse. — C'est cela même; mais, ici, nous laissons parler un membre de la Société Théosophique, le Dr Buck, en reproduisant les explications qu'il a données à la réunion annuelle de Chicago (Avril 1889).

Aucun théosophiste n'a encore compris et expliqué avec autant de justesse et de rectitude l'esprit du mouvement actuel, que notre honoré ami, le savant docteur, qui s'exprime ainsi :

« La Société Théosophique a été fondée dans le but de faire connaître les vérités théosophiques, et de raviver surtout, dans le monde, l'esprit philosophique, de ces vérités.

« Cet essai de régénération sociale par leur moyen n'est pas le premier. Il y en a eu plusieurs dans ces derniers siècles.

« Nous avons entre les mains un livre intitulé : Transactions théoriques de la société des « Philadelphiens », publié à Londres en 1697.

« Nous en avons encore un autre, de date plus récente, portant le cachet particulier de l'esprit de ceux qui l'écrivirent :

« Londres 1855. — *Introduction à la Théosophie ou science du mystère du Christ, qui est la connaissance de la vraie nature divine, la science de l'univers et de la creature, c'est-à-dire la science de toutes les énergies de la vie magique et spirituelle.* »

« *Ce livre forme le meilleur guide pratique pour s'élever jusqu'à la plus sublime pureté, sainteté et perfection évangélique.*

« *Avec lui on peut atteindre à la Vision divine, aux arts angéliques, et arriver à posséder tous autres pouvoirs qui sont la marque de l'homme régénéré.* »

A la suite de ce long titre vient cette longue dédicace:

« *Aux savants de toutes les Ecoles, universités, facultés de la Chrétienté, aux professeurs de science mécanique, de science métaphysique, ou aux maîtres ès-sciences naturelles, sous toutes leurs appellations.*

« *Aux hommes et aux femmes instruits en général, professant la foi orthodoxe ; aux Unitaires, Swedenborgiens, et tous autres croyants ou dissidents rationalistes et sceptiques, aux systèmes sans fondement et et sans base. — Aux esprits justes et éclairés des Mahométans, des Juifs, et aux religionnaires patriarchaux de l'Orient ; mais plus spécialement aux ministres de l'Evangile qui se sont donné la mission d'instruire les peuples barbares et civilisés.*

« *A ceux-là donc, cette introduction à la Théosophie, ou science des causes, est affectueusement dédiée.* »

« L'année suivante, 1856, nous voyons apparaître un autre volume royal-in octavo, 600 pages, texte serré, intitulé : » *Mélanges théosophiques*».

Ce dernier ouvrage ne fut tiré qu'à 500 exemplaires à distribuer gratuitement aux bibliothèques et aux universités.

« Il est bon de remarquer que ces premiers essais de réforme, se réclamant de la Théosophie et s'inspirant de son esprit, se manifestèrent au sein même de l'église anglicane, et que ceux qui les tentèrent étaient

des hommes de la plus haute moralité, d'un caractère digne et élevé.

« Pour le lecteur non prévenu, sous les yeux duquel tombaient ces appels à une autre direction de vie et à l'étude de connaissances particulières et supérieures, ces écrits devaient sembler des plus orthodoxes, car on se servait des mêmes expressions qui sont à l'usage de tous les manuels chrétiens, de tous les livres ordinaires de piété.

« Au premier abord peu de chose en différait ; seul le parfum de moralité, de vraie piété, de sagesse, qui, comme des lèvres de l'éminent Clergymann Villiam Zaw, se dégageait de ces ouvrages, pouvait émouvoir, malgré elle, l'âme qu'il pénétrait.

« Enfin, tels quels, ces livres étaient de courageux essais pour chercher à soustraire les esprits à l'enténébrement de la lettre morte des Ecritures. Leurs auteurs luttaient vraiment pour amener leurs frères à vivre d'une vie plus élevée et plus en rapport avec leur caractère d'homme.

« Mais ces ouvrages pour la libération, l'émancipation de l'homme, furent bientôt oubliés. Aujourd'hui ils sont à peu près comme s'ils n'existaient pas.

« Comme les principales tentatives de réforme s'adressaient d'abord et surtout aux membres du clergé, les auteurs en furent malvenus, et le mot *Hérésie* fit immédiatement classer leurs idées progressistes parmi ces *utopies* gênantes qu'à peine nées on trouve bon, en ce monde, de faire rentrer au plus tôt dans le domaine de l'oubli.

« Déjà, au temps de la réforme, Jean Reuchlin, bien qu'ami intime et dévoué de Luther, avait fait les mêmes essais suivis des mêmes résultats. Cela se comprend ; ceux qui dirigent les hommes, s'intitulant les *Orthodoxes*, ne veulent pas convenir qu'ils ont besoin, tout les premiers, d'être éclairés et redressés.

« Ils agissent comme Jésus envers Paul, et avertissent charitablement les réformateurs que leur grand savoir les ayant rendus fous, ils aient à se tenir tranquilles dorénavant, s'ils veulent éviter les dangers qui les menacent.

« Aussi, passant sur le style verbeux, diffus et souvent obscur de ces auteurs, style dû en partie à leur éducation, et en partie à la contrainte apportée par le pouvoir séculier se faisant le gardien et le défenseur des Eglises reconnues par lui, si nous ne nous appesantissons que sur l'esprit, sur l'idée, nous verrons que ces écrits étaient théosophiques, dans le sens le plus strict et le plus élevé du mot, car ils n'étaient composés que dans le seul but d'amener l'homme à se connaître et, se connaissant, à savoir se diriger sur les plus hauts plans de vie.

« Quant à la nouvelle poussée de la Théosophie tentée de nos jours, elle a été naturellement reçue de la même façon hostile. Les premiers qu'elle est venue troubler se sont retournés violemment contre elle, et selon, le mot d'ordre séculaire, ils ont tout fait pour arrêter net le mouvement dans ses premières vibrations.

« Mais, comme le mot hérésie a perdu toute sa puissance de terrorisation, spéculant alors sur le sentiment

de lassitude, de dégoût, d'horreur, qu'inspire en général, aujourd'hui, aux hommes l'idée du joug nouveau d'une religion quelconque, ils ont combattu cette renaissance gnostique, en annonçant que ce n'était rien autre chose qu'une tentative de conversion de la chrétienté au Bouddhisme.

« Toutes les fausses appréciations que nous nous faisons d'un système, particulièrement moral et social ; toutes ces mauvaises définitions d'un mot, d'un nom qui comprend tout un genre de vie, ne viennent que de notre ignorance.

« La doctrine, l'esprit, la philosophie théorique n'appartient pas plus spécialement à telle association, société ou corps, qu'à tel autre.

« La Théosophie n'est pas plus le système de celui-ci que de celui-là ; elle est l'apanage de l'humanité.

« Aussi, dans tous les âges, depuis qu'une âme humaine a été évoluée, il y a eu des êtres qui, individuellement, sont arrivés à la compréhension de la Théosophie.

« Sans appartenir à aucune école, il y a toujours eu également, ici et là, sur cette terre, des âmes qui, intuitivement, percevaient les hautes destinées de l'humanité.

« Toujours des gens à l'esprit droit et juste par excellence ont existé, qui, prêtres dans leur propre temple, ne regardaient comme orthodoxe que ce que dans leur âme et conscience ils avaient reconnu comme bon et bien.

« Ne s'en remettant à personne qu'à eux-mêmes pour le soin du sanctuaire, ils pensaient par eux-mêmes, et

n'acceptaient, en fait de doctrines, que ce qu'ils trouvaient, d'après leur propre expérience, bon d'accepter, comme pouvant aider au développement des hautes facultés qu'ils avaient senti se manifester en eux.

« Ceux-là sont théosophes, ceux-là pratiquent la Théosophie.

« Point n'est besoin avec elle de rituel, ni de droit canon, pour contenir et régler les cérémonies du culte. Et c'est pourquoi les esprits faussés par les systèmes d'embrigadement des philosophies ou des religions ordinaires, — ou des sociétés qui, sous les plus beaux titres, ne sont en fait que des associations pour l'aliénation de la liberté de la pensée, — ont cherché partout, depuis que le mot théosophie a été prononcé, à trouver son *credo* et son cérémonial.

« Ils peuvent chercher.

« La profession de foi exigée de chaque membre se réduit à ceci : — « dévouement absolu à la vérité ».

« Les rites obligatoires pour tous sont : « le culte du vrai, du beau, par la pratique constante du bien et du juste, dans chacun des actes de la vie. »

« Il faut que le grand Principe de fraternité universelle soit encore bien peu compris des masses pour qu'une association d'hommes et de femmes s'unissant dans le but d'étudier et de faire passer dans la pratique de la vie commune des doctrines synthétiques par excellence, ait donné lieu à des appréciations si fausses et si erronées.

« Par le court exposé que nous venons de faire de la signification du mot Théosophie, et pour si imparfait qu'il soit, n'est-il pas évident que la pensée dominante,

le grand but du nouveau mouvement en faveur de la propagation de ses doctrines, est de rendre effective dans nos sociétés cette fraternité, jusqu'alors idéale, et cela, en posant d'une façon irréfutable le principe de cette union entre tous les hommes, comme étant la cause essentielle et la fin de toute vie et de toute harmonie.

« Mais on n'en a pas pensé si long. Montrant, une fois de plus, la fausse idée que l'on se fait, en général, des deux réformateurs, Bouddha et Jésus, et la fausse compréhension que l'on a de leur morale et de leur doctrine, la première et la plus chaude attaque contre la *Société Théosophique*, lors de sa formation, fut, nous l'avons déjà dit, d'essayer de faire croire qu'elle était Bouddhiste, et par conséquent, anti-chrétienne.

« Peut-on être plus ignorant, ou plus illogique ?

« La flamme bienfaisante et pacificatrice du dernier n'émane-t-elle pas du même foyer d'amour que le feu épurateur du premier.

« D'un autre côté, certains n'ont vu, dans la *Société Théosophique*, qu'une société organisée dans le but de répandre les doctrines fraîches écloses d'une philosophie toute nouvelle. Pour d'autres, un peu plus érudits, mais aussi superficiels, Doctrine théosophique voulait dire : remise à jour d'anciens systèmes mystico-religieux oubliés depuis longtemps, et réapparaissant sous un nouveau nom.

« Tout ce que l'on dit et ce que l'on pense n'établit pas un fait. Il est vraiment indigne d'hommes sérieux de prendre toujours l'extérieur, la forme, pour le fond,

et les détails insignifiants pour la cause essentielle.

« Si donc, avant de juger, au seul prononcé d'un nom, une association qui se réclame du vrai principe socialiste, les penseurs avaient voulu chercher, ils auraient eu, une fois de plus, la preuve que rien n'est nouveau sous le soleil, que la *Société Théosophique* actuelle n'invente rien, et qu'elle n'est point la première du nom.

« Ils auraient appris qu'au contraire de nombreuses Sociétés fondées dans le même but, et reposant sur les mêmes principes, avaient, sous le nom de sociétés théosophiques, essayé, à un moment ou à un autre, depuis des siècles, de jeter, à travers le monde, la semence du progrès, de la paix et de l'amour.

« Et comme le nom ne fait rien à la chose, n'ayant jamais totalement oublié ses droits et ses devoirs, il y a toujours eu, ici et là, de nombreuses associations qui, sans porter le nom de théosophiques, travaillaient sur le même plan, et s'étaient fondées dans le but de con server et de propager, à travers le monde, les sublimes notions de l'*altruisme*, qui est l'essence même, la substance du fait de la fraternité entre tous les hommes. »

Impossible de répondre davantage et mieux que ce vrai Théosophiste, à vos *pourquoi* et à vos *comment*.

Question. — Mais, en dehors des Ethiques Bouddhistes, à quel système de morale vous attachez-vous particulièrement ?

Réponse. — A aucun ; nous prenons le bon et le bien où il se trouve, sans nous lier à une philosophie plutôt qu'à une autre.

La seule chose que l'on peut trouver de bien arrêté dans le fonctionnement de notre association, c'est que, comme tous les anciens systèmes, la *Société Théosophique* comprend une section *éxotérique* et une section *ésotérique*.

Question. — Quelle différence y a-t-il entre les deux ?

Réponse. — La voici : — la *Société Théosophique*, comme nous venons de vous le dire, est essentiellement fondée dans un but humanitaire, philantropique. Son idée principale est, par des études particulières suivies en commun, d'arriver à établir, sur des bases scientifiques, le principe même de la fraternité, et de le faire passer ainsi du domaine théorique dans celui de la pratique.

Les membres, répandus par toute la terre, peuvent donc, du moment qu'ils s'associent à son idée principale, professer, sur notre planète, la religion ou la philosophie qui leur convient.

Pourvu que l'adhérent puisse être en sympathie avec au moins UN des *trois* buts de la *Société*, et qu'il soit prêt à rendre effectives dans sa vie quelques-unes des idées morales et intellectuelles de l'association, peu importe qu'il soit musulman ou chrétien, Parsis ou Juif, Bouddhiste ou Brahmaniste, spiritualiste ou matérialiste.

Mais, logiquement, il faut bien que celui qui se joint à nous ait une idée, un désir, un besoin, auquel il espère que nous allons répondre.

Que cette idée soit purement socialiste ou philantropique ; que ce désir soit de commencer ou de compléter

son instruction par des recherches particulières sur les vieilles littératures aryennes ou autres ; ou que ce besoin soit de se diriger sur le plan psychique seul, peu importe, pourvu, nous le répétons, qu'on ait un motif d'agir et la volonté de joindre son action à la somme de forces ou d'efforts coopératifs des autres membres de la Société, sur le ou sur les plans où ils travaillent.

Autrement, cela se comprend de soi, il n'y aurait aucune raison d'être membre, attaché, ou libre, de la Société [1].

Mais qu'on soit membre libre, ou attaché, la Société ne peut rien pour l'avancement moral de ceux qui n'ont en eux-mêmes aucun sens pouvant répondre aux divines impulsions unitaires qu'il s'agit de saisir et de comprendre.

Ils sont membres de la *Société* ceux-là qui, en ayant fait la demande, ont été reçus par elle, mais cela ne suffit pas pour atteindre à la sagesse. L'esprit théosophique n'entrera pas de force dans le cœur de celui qui se fait une théosophie à lui, et si ces deux épithètes pouvaient s'accoler au mot Théosophie, nous dirions : — dans le cœur de celui qui se fait une *théosophie égoïste* ou *sectaire*.

C'est bien ici le cas d'employer le vieux proverbe :

[1] Un membre attaché est celui qui, s'étant joint à la Société, appartient à une des branches particulières ou Loges. Le membre libre est celui qui, ayant son diplôme de la Société mère d'Adyar (Madras), n'est attaché à aucune autre branche.

l'habit ne fait pas le moine, où le diplôme ne fait pas le Théosophiste [1].

Théosophistes et membres de la Société Théosophique

Questions. — Voilà pour les membres de la section ouverte (exotérique), mais les Théosophistes, selon l'esprit, doivent se trouver alors dans la section ésotérique.

Réponse. — Et pourquoi plus parmi le groupe qui pousse plus loin les études, quand, nous le répétons, le théosophiste n'est que par ses pensées et ses actes, et non par l'effet d'un titre ou d'un nom ?

Peut-être est-il plus difficile même d'arriver à quelque chose dans la *Section ésotérique,* car les obligations y sont graves. Ceux qui sont entrés dans le groupe intérieur(ésotérique)ont fait un pas des plus sérieux,car ils ont fait le *serment* d'observer le plus strictement possible les règles del'occultisme.

Ce serment n'est pas rien. La première règle oblige l'adhérent à l'entier renoncement à sa personnalité, c'est-à-dire qu'il jure de travailler constamment, dans quelque circonstance ou position qu'il se trouve, à faire de lui un altruiste pratique.

Contre toutes les habitudes prises, il ne doit plus penser à lui-même, et tous les actes de sa vie, les moindres comme les plus graves, toutes ses pensées, ne doi-

[1] Diderot disait qu'il n'accordait le titre de philosophe qu'à celui qui s'exerce constamment à la recherche de la vérité, et à la pratique de la vertu.

— « Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie ! » disait aussi Voltaire. N. D. T.

vent être qu'en vue du plus grand bien de ses semblables, en général, et de ses frères associés en particulier.

Orgueil, vanité, ambition personnelle, tous sentiments pour la satisfaction du moi, doivent disparaître. Enfin, si celui qui s'est engagé dans la *Section ésotérique* comprend toute l'étendue de son devoir et la portée de son engagement, s'il est homme ou femme d'honneur ; s'il veut tenir sa parole, il lui faut résolument accepter une vie d'oubli de soi et de sacrifice ; il lui faut pratiquer la plus stricte moralité, ne pensant, n'agissant, ne vivant, nous le répétons, encore une fois, absolument que pour l'avancement et le bonheur de l'humanité.

Mais, si le fait d'entrer dans cette Section ne crée pas le « sage » de toutes pièces, nous devons dire, pourtant, que c'est parmi ses membres que l'on peut trouver les théosophistes les plus vrais et les plus sincères, ce qui ne veut pas dire que ceux que la lumière de la sagesse divine éclaire et que le feu du dévouement à l'humanité dévore, ne se trouvent que parmi nous.

Comme il a été dit plus haut, il y a des Théosophes partout ; il y a des êtres qui, sans lien avec aucune Société, et sans porter le nom de *Théosophistes*, en possèdent l'esprit, et aident à la marche, à l'évolution du *Tout*, par leur influence annoblissante et par leur dévouement entier, complet à autrui.

H. P. BLAVATSKY.

(*A suivre.*)

Traduit de l'anglais.

MAGIE BLANCHE ET MAGIE NOIRE

—

LE RÉEL ET L'IRRÉEL

Allah ! Bi-smi-llah ! Dieu est un. (*Koran*).

(*suite*).

D'un autre côté, un individu, qui aurait oublié toutes les impressions mentales qui ont pu lui arriver et qui n'en recevrait plus d'autres, pourrait exister, pendant des siècles, qu'il n'en serait pas moins dans un état d'éternelle imbécillité, n'ayant absolument aucun état de conscience que celui de son être, état de conscience qui subsistera tant que son *Ego* pourra exister relativement à lui-même.

Sous quelque forme que la vie existe, elle n'est que relative : pierre, plante, animal, homme, Dieu, ont bien chacun une existence qui leur est propre, et, pourtant, chacun d'eux n'existe pour les autres qu'autant que ces derniers ont conscience de leur existence.

L'homme regarde les existences qui sont au-dessous

1 Voir les Nos 1, 2, 3, du *Lotus Bleu* (mars-avril-mai).

de lui comme des existences incomplètes ; — mais ces *incomplets*, qui vivent au dernier degré de l'échelle des êtres, ne connaissent que peu ou rien de lui.

De même, l'homme sait bien peu de chose sur les êtres supérieurs qui l'entourent et qui, peut-être, le regardent avec le même dédain que lui-même regarde un animal inférieur, lequel n'est pas encore arrivé à la réalisation de sa propre existence.

Nous sommes habitués à n'enregistrer comme chose absolument vraie et réelle que ce que nous pouvons saisir avec nos sens, et, nous déclarons chimère, ou non réel, tout ce qui existe en dehors de ce qu'il nous est donné de percevoir avec eux. Pourtant, l'expérience de chaque jour nous enseigne qu'ils peuvent parfaitement nous tromper, et que souvent ils nous font prendre l'erreur pour la vérité.

Nous voyons le soleil se lever à l'Est, poursuivre sa course sur le champ du Ciel et disparaître à l'Ouest ; mais aujourd'hui le premier enfant venu vous dira que ce voyage n'est qu'apparent, n'est qu'une illusion causée par le mouvement de rotation de la terre.

A la nuit, nous admirons au-dessus de nos têtes les étoiles fixes qui s'allument, quand le soleil disparaît ; mais, par rapport à l'immensité, ces points brillants dans l'espace ne sont que des étincelles insignifiantes.

Pourtant nous faisons plus que de croire, nous sommes certains que ce sont autant de soleils splendides, près desquels le nôtre n'est réellement qu'une étincelle, et notre terre un petit grain de sable.

Rien ne nous semble plus ferme que ce roc solide sur lequel nous habitons ; et pourtant cette masse de terre sur laquelle nous vivons tourne dans l'espace et nous emporte dans sa course effrénée avec une effrayante vélocité.

Les montagnes que nous pouvons croire éternelles disparaissent périodiquement sous les eaux de l'Océan, quand ce dernier recouvre les continents qui émergent de nouveau, lorsque, dans la marche du temps, a sonné l'heure de leur réapparition au-dessus de l'élément liquide.

Sous nos pieds, tourbillonnent vagues et marées, agitant le sein gonflé de notre mère, la terre, soi-disant si tranquille et si calme.

Les personnes complètement absorbées dans le monde subjectif ne peuvent plus recevoir aucune impression du monde objectif ; elles sont tout à l'un et ne connaissent plus rien de l'autre. Mais celui qui vit moitié dans l'un et moitié dans l'autre ne peut avoir aucune idée bien nette sur ce qui se passe dans l'un et dans l'autre. Tout, pour lui, est disproportionné et mal dessiné, ici comme là-bas, car son cerveau qui n'est plus qu'à demi-conscient, mêle les images qui lui arrivent du monde subjectif avec celles qui lui restent du monde objectif.

Où est la différence entre le monde objectif et le monde subjectif?

Nous ne cessons pas de vivre, parce que nous dormons, mais nos perceptions ne sont plus les mêmes dans l'état de sommeil que dans l'état de veille.

Pour la plupart des hommes, les perceptions objectives sont seules réelles, et celles qui arrivent à notre esprit, — non pas de l'objet directement, mais par la pensée, — ne sont que le résultat de notre imagination.

Cependant un peu de réflexion sur ces questions abstraites nous prouvera bien clairement que toutes nos perceptions, subjectives ou objectives, ne sont que le résultat de notre imagination[1].

Nous regardons un arbre, nous le voyons et pourtant l'arbre ne vient pas s'implanter dans notre œil, n'entre pas dans notre cerveau ; c'est sa figure subjective, *pour nous*, qui vient marquer son empreinte sur notre esprit.

Si nous examinons une forme quelconque, nous percevons l'image d'un objet existant en dehors de nous ; mais nous ne pouvons pas nous habituer à reconnaître que l'objet que nous présente notre pensée, que cette dernière soit notre création ou qu'elle nous soit suggérée par un autre, est tout aussi réel que celui que nous pouvons toucher, et que l'opération par laquelle ce qui est *objectif* ou ce qui est subjectif vient se peindre en notre esprit est identiquement la même.

L'objet que tiennent nos mains, ou l'objet que nous présente notre pensée, produisent absolument les mêmes impressions sur notre esprit ; la seule différence, c'est que, dans le premier cas, l'impression est causée par

[1] Il se mêle à l'optique mathématique un jugement de l'âme fondé sur l'expérience ; c'est ce qui fait que nons formons des idées des distances. (Voltaire), Note du traducteur.

quelque chose de visible pour notre vue physique, et dans le second par un quelque chose qui ne peut tomber sous le sens de la vue.

Le fait est que chaque chose apparait, soit objective, soit subjective, selon l'état de conscience de celui qui la perçoit.

Pour celui qui peut réaliser les plus hautes vérités, ces dernières sont objectives, et les formes matérielles les plus grossières et les plus épaisses n'existent plus pour lui ; il ne peut plus les percevoir.

Chaque chose est donc ou une illusion, ou une réalité, selon le point de vue duquel nous le voyons ; les mots : — *rèel* ou *irrèel*, — sont donc des termes tout à fait relatifs, s'adaptant à des états d'existence simplement différents.

Argent, amour, gloire, puissance, qui semblent biens si réels et si vrais à ceux qui recherchent avec avidité ces choses éphémères, ne sont, pour ceux qui n'en ont cure, que de vaines illusions.

Les apparences de la réalité changent à mesure que notre état de conscience se transforme. Ce que nous *rèalisons*, voilà ce qui est seul réel pour nous.

Si mon imagination est assez puissante pour me mettre en présence d'un « Ange, » l'Ange sera là, visible et vrai pour moi, sera création vivante et réelle, mais pour moi seul.

Si votre esprit sait vous créer un paradis dans un désert, ce « *Paradis* » aura *positivement*, pour vous, une existence objective.

Tout ce qui existe, existe dans l'esprit universel. A

peine l'esprit individuel a-t-il conscience des rapports qui peuvent exister entre lui et une chose, qu'il commence à percevoir cette chose.

Aucun homme ne peut avoir une idée vraie d'une chose qui n'existe pas ; il ne peut avoir la moindre connaissance d'un quelque chose avec lequel il ne peut avoir la moindre relation.

Pour percevoir, trois choses sont nécessaires : — l'existence de la faculté de perception, l'être qui possède cette faculté et peut s'en servir, et l'objet à percevoir.

Si ces trois choses existent sur trois plans différents, et qu'aucune relation ne puisse jamais s'établir entr'elles, elles s'ignorent toujours ; de même, si elles ne font qu'un, aucune perception ne pourra avoir lieu, puisqu'aucune relation ne pourra s'établir.

Comme je ne peux sortir de moi-même pour contempler ma figure, il me faut avoir recours à un miroir qui établisse une relation entre moi-même et l'objet de ma perception.

Le miroir n'a pas de sensation ; aussi n'est-ce pas dans le miroir que je vois mon image, mais *dans mon esprit*, où elle vient se produire.

La réflexion du miroir est *objective* pour mon esprit individuel, mais elle devient *subjective* pour ma perception.

Au point de vue de la perception individuelle, *moi*, *l'image produite* de mon esprit, et le miroir, ont chacun une existence séparée ; mais, considérés au point de vue de l'*absolu*, moi-même, l'image et le miroir ne

sont qu'un ; il n'y a pas de différence entre nous, et ce que je crois voir n'est qu'une illusion.

Ceci est de nature à nous donner une idée des lois fondamentales de la « Création ».

La *première grande Cause*, si nous pouvons parler ainsi, se projetant, s'épandant hors d'elle-même, devient son propre miroir et établit ainsi une relation avec elle-même. *Dieu voit sa face réfléchie dans la nature ; l'Esprit universel voit sa propre réflexion dans l'esprit individuel de l'homme ;* c'est par l'homme que Dieu arrive à l'état de conscience.

C'est dans ce produit du travail de la nature, qu'on appelle *homme*, que la conscience suprême évolue et parvient à son entier développement. Et lorsqne ce développement est parfait, lorsque le but ultime de l'évolution est atteint, la « *Première Cause » se retire en elle-même ;* toute vie relative cesse. La substance *une* est *seule* et *une* ; encore une fois, il n'y a plus de conscience relative ; encore une fois « *Bhrama va dormir*, » jusqu'à l'aurore d'une nouvelle création, ou plutôt d'une nouvelle diffusion.

Mais l'homme peut se passer du miroir pour être conscient de son existence ; il sent qu'il existe et il n'a nul besoin qu'une relation s'établisse entre lui et les choses externes, pour lui rappeler ce fait.

De même la conscience absolue du grand « JE SUIS, » est indépendante de l'existence de la nature objective ; car, « il sera encore assis sur le grand trône blanc, longtemps après que le Ciel et la terre auront disparu devant lui. » (Saint Jean, révélation XXII).

Si le monde est une manifestation de l'Esprit universel, tout ce qui existe doit exister dans cet Esprit. Il ne peut rien y avoir en dehors de l'Esprit universel, par ce que, au delà de lui, rien n'est.

Il doit nécessairement être infini et un.

Nous n'existons que par cet Esprit, et nous existons en lui, et tout ce que nous percevons, des objets extérieurs, est l'impression qu'il produit sur nos esprits individuels, par le moyen des sens, ou par un mode supérieur de perception.

Si chaque chose qui existe est une émanation de l'Esprit, si nous-mêmes nous sommes cet Esprit, toutes les formes des mondes objectifs, comme des mondes subjectifs, ne peuvent être autre chose que des *états* de nos esprits.

La pensée est la puissance créatrice de l'univers.

Les graines de la pensée se développent dans l'esprit, de la même façon que les graines des plantes germent et croissent dans le sein de la terre.

Ces dernières voient le mouvement de leur vie activé par les rayons du soleil, et les premières se sentent grandir, lorsqu'elles peuvent s'imprégner de la lumière de l'intelligence.

Au premier jour de la création, Bhram, s'éveillant de son sommeil, commença à penser, et ses pensées amenèrent des mondes à l'existence.

FR. HARTMANN.

Traduit de l'anglais.

(*à suivre*).

CORRESPONDANCE

Les nombres

Monsieur le directeur,

Dans le *Lotus Bleu* du 7 avril, nous avons vu quelle importance les anciens attachaient aux nombres, en général, et particulièrement au nombre 7 et à ses multiples, appliqué aux années qu'ils appelaient « climatériques. »

Nous savons aussi que Pythagore, dans son « système universel », donnait les nombres pour principes des choses.

Nous voulons aujourd'hui vous communiquer une série de multiplications très curieuses et très intéressantes que nous trouvons dans le « Lucifer. »

En dehors des résultats bruts du chiffre, ces multiplications sont des plus suggestives pour celui qui, considérant ces opérations ou transformations de nombres, à un point de vue plus élevé, sait en tirer des conséquences.

Ainsi le nombre 987, 654, 321, composé des chiffres de 1 à 9, dans un ordre renversé, multiplié par 45 donne 44, 444, 444, 45.

Si, retournant l'ordre des chiffres du premier multiplicande, nous multiplions 123, 456, 789 par 45, nous avons le résultat non moins étonnant de 5, 555, 555, 505,

Si, conservant notre dernier multiplicande 123, 456, 789, nous intervertissons les chiffres du multiplicateur, et qu'au lieu de 45 nous mettions 54, le résultat sera de 6, 666, 666, 606.

Reprenons maintenant notre premier multiplicande 987, 654, 321, et multiplions par 54 ; nous aurons 53, 333, 333, 334, rien que des 3, sauf le premier et le dernier chiffre qui représentent le multiplicateur 54.

Avec le même multiplicande 987, 654, 321, en diminuant de moitié notre multiplicateur, soit 27 au lieu de 54, le produit sera de 26, 666, 666, 667, rien que des 6, sauf le premier et le dernier chiffre reproduisant le multiplicateur 27.

Changeons l'ordre du multiplicateur, 72 au lieu de 27, et multiplions par 987, 654, 321 ; le produit donne 71, 111, 111, 112 ; tous des 1, sauf le premier et le dernier chiffre qui représentent le multiplicateur.

Revenons à Pythagore. Ne pouvons-nous pas lui donner raison, lorsqu'il met la puissance créatrice ou formatrice dans les nombres, dans la ligne?

L'univers et son mouvement de vie, constamment changeant, ne peut-il rationnellement s'expliquer par la corrélation des formes géométriques? Si, au lieu de chiffres, l'intelligent calculateur du « Lucifer », s'apprenait ainsi à manier les atomes, que ne pourrait-il pas faire !

Démocrite ne dit-il pas : « Ce qui est appelé création est simplement une combinaison, et ce qu'on appelle destruction, une séparation.

« Il n'y a pas plus de création réelle que de destruction réelle ; — rien ne vient de rien, — et ce qui est définitif, en une chose, ne cesse jamais d'être. L'univers est. Les atomes infinis en nombre se meuvent dans un espace infini, et donnent naissance à des mondes en nombres infinis. »

Un Abonné.

—

ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

Société Théosophique Hermès.

Dans sa séance du Lundi 21 avril 1890, le bureau de l'*Hermès* a pris, à la majorité de ses membres, les deux décisions suivantes :

1° En vertu de l'art. 13 des Statuts ainsi conçu :

« Les membres titulaires nommés pour constituer le Bureau, « élisent le Président et *répartissent entre eux* les divers autres « postes administratifs ; »

M. G. Camniade, 81, rue Dareau, est nommé *Secrétaire-*

Correspondant, en remplacement de M. Gérard Encausse (Papus), qui, depuis le 14 février dernier, après en avoir donné avis au président, a cessé de remplir ses fonctions et d'assister aux séances de l'*Hermès*.

∴

2° Sur la proposition du Président, il y a lieu de réviser les statuts de l'*Hermès*.

Cette revision est précédée des considérants ci-dessous qui en indiquent l'esprit et la nécessité :

« Attendu qu'après une expérience de dix-huit mois, il est amplement démontré que les statuts actuels de l'*Hermès* sont défectueux et nuisent à son développement temporel et spirituel, ainsi qu'au succès de la propagande théosophique ;

« Que les éléments qui composent la Société ont eux-mêmes besoin d'être réformés et refondus dans le sens d'une plus grande unité d'action et d'esprit ;

« La majorité du Bureau décide qu'il y a lieu de réviser les statuts ainsi qu'il suit...

Les statuts révisés seront communiqués, en temps et lieu, aux membres titulaires de l'*Hermès*.

∴

Par lettre du 19 mai, M. Gérard Encausse (Papus), à la suite de son remplacement, comme secrétaire-correspondant, a envoyé au Président sa démission de membre de l'*Hermès*, qui a été acceptée.

∴

Nous recevons et nous nous empressons de publier la communication suivante qui prouve bien jusqu'à quel degré de calomnie sont capables de descendre certains ennemis de la théosophie et de la *Société Théosophique*.

Heureusement ce ne sont ni les calomniateurs, ni les charlatans, qui la tueront. Ils y useront leurs dents, comme le serpent sur la lime.

Est-ce que finalement rien peut prévaloir contre la Vérité ?

« Cher Frère,

« La semaine dernière, une diffamation des plus odieuses « s'est produite dans la presse de Londres, concernant notre « Frère Bertram Keightley, qui vient, aux États-Unis, de rendre « de si grands services à notre propagande, — en disant, qu'il « était compromis dans une tentative de meurtre et qu'il a été « obligé de fuir le pays pour sauver sa vie.

« Je m'empresse donc de vous avertir, non-seulement qu'il « n'y a pas un mot de vrai dans cette odieuse invention, mais « encore qu'il a été entamé des poursuites légales contre tous « les journaux et contre la Cie télégraphique, qui en ont été « les organes. Déjà les Éditeurs de ces journaux ont fait les « excuses les plus complètes.

« Nous avons attribué l'origine de ce bruit diffamatoire à un « certain individu de Londres, bien connu pour ses attaques « contre la *Société Théosophique* et ses membres, et des pour- « suites sont également commencées contre cet individu.

« Comme il pourrait se faire que cette calomnie eût été « reproduite dans la Presse étrangère, nous vous prions de nous « envoyer *immédiatement* le numéro de *tout journal* qui s'en « serait rendu complice, car nous avons l'intention de poursui- « vre chaque journal dans lequel aurait pu paraître cette diffa- « mation.

« Sincèrement et fraternellement,

« J. R. S. Mead. »
(*M. S. T.*)

∴

Livres reçus au *Lotus Bleu*.

Sur le Seuil du Mystère, par S. de Guaita.

Le Problème, nouvelles hypothèses sur la destinée des Etres, par le Dr Antonio Cros.

Le Directeur Gérant : — A. Arnould.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.

Saint-Amand (Cher — Imprimerie DESTENAY, Bussière Frères.